

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

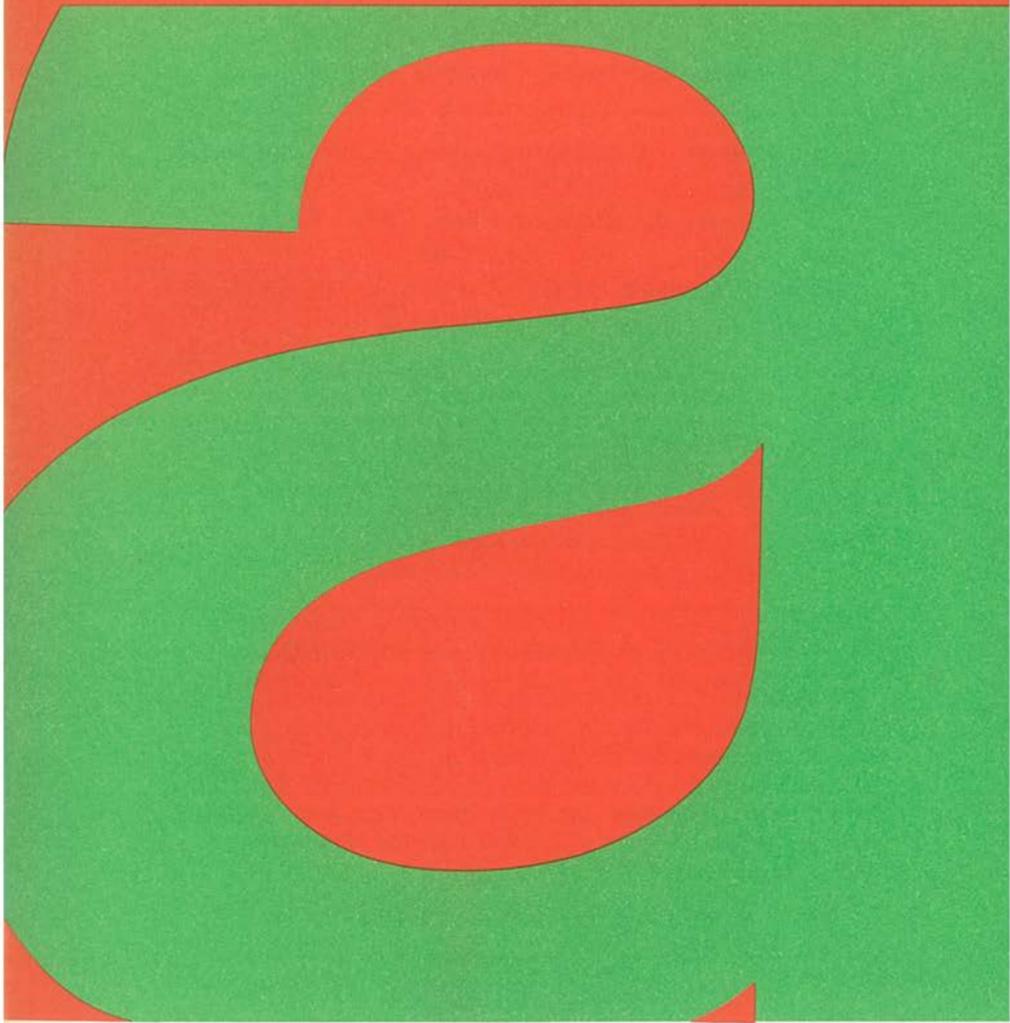
Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Avril 1982
29^e année

340

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	100 F	50 F
Étranger	130 F	65 F

Abonnement de soutien : 1 an : 125 F — Étranger : 150 F

Abonnement d'Honneur à partir de 200 F

Le numéro : 10 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc.). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Angers, Clermont-Ferrand, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1982 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT

Dépôt légal mars 1982. N° 438 — Imprimé en France

Commission paritaire n° 56848

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

AVRIL 1982

SOMMAIRE

De l'homosexualité dans la littérature, par RENÉ SORAL	209
Je vous ai comprises..., par ANDRÉ DU DOGNON	217
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE	220
Florilège VII, par CHRISTIAN GURY	227
Ganymède 1981, par BÉTELGEUSE	231
Frédéric Rolfe, par PADRAÏM DES COLOMBES	240
L'amour du prochain, poème de MARC BERTHOMIEU	246
L'homosexualité et le point de vue scientifique (suite), par PIERRE FONTANIÉ	247
LIVRES :	
Un garçon près de la rivière, de Gore VIDAL	255
Josée dite Nancy, de Béatrix BECK	256
Vita sexualis, de Mori OGAI	257
Les plaisirs interdits, de Luis CERNUDA	259

André BAUDRY

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS

« Dans un monde qui se veut ouvert, intelligent, humaniste, mais dans lequel on constate tant de violences, d'injustices, de drames, n'est-il pas vrai, cependant, que de l'enfant au vieillard, existe une puissante volonté orientée vers le bonheur ?

Parce qu'il en connaît comme les autres les étranges cheminements, les incertitudes, les défaites et les victoires, l'homosexuel veut la paix du cœur et des sens. Il aimerait vivre dans une société où il ne serait ni parqué, ni privilégié, ni condamné, ni marqué d'une étoile rose, mais à côté des autres.

La condition des homosexuels, demain, pour l'éternité, en quelque point de la terre des hommes, sera ce que les homosexuels voudront qu'elle soit; et que les hétérosexuels voudront qu'elle soit.

Est-ce trop espérer de demander à tous et à toutes, citoyens du monde, de s'admettre tel que chacun est, dès le moment où la liberté et la dignité des autres ne sont pas attaquées ? »

ÉDITION PRIVAT

240 pages — 50,00 F

*En vente dans toutes les librairies
et à ARCADIE*

DE L'HOMOSEXUALITÉ DANS LA LITTÉRATURE

par RENÉ SORAL.

Ce texte a été conçu pour être lu lors de trois émissions à Radio-Paris les 16, 23 et 30 janvier 1982.

Je tiens à préciser qu'il a été rédigé en très peu de temps du fait d'impératifs de date. Il comporte donc des lacunes, et particulièrement les spécialistes en littérature voudront bien me pardonner.

R. S.

Je me propose de vous entretenir de l'homosexualité dans la littérature à travers les siècles et les pays. C'est évidemment un sujet très vaste et qui ne pourra pas tenir en un seul quart d'heure. En tout état de cause je ne pourrai que le survoler rapidement, en risquant de parler trop brièvement de grands auteurs et d'en oublier d'autres.

L'homosexualité et la littérature ont en commun deux caractéristiques fondamentales et opposées : elles concernent d'une part l'homme dans son individualité, sa personnalité intime, mais d'autre part elles ont un contexte social. Prenons la littérature; c'est un phénomène éminemment individuel puisqu'elle est un jaillissement de l'esprit, une émanation intellectuelle et très personnelle d'un homme ou d'une femme qui peut y mettre tout son cœur, son âme, et s'y livrer entièrement. Mais c'est aussi un phénomène social, d'abord parce qu'elle reflète souvent la société qui entoure l'individu, mais aussi parce qu'elle n'existe que pour autant qu'elle est acceptée par la censure, par un éditeur, imprimée, et aussi lue, connue, aimée ou non et commentée, critiquée.

Quant à l'homosexualité c'est bien en premier lieu un problème très personnel et individuel, qui se rapporte à un sentiment profond d'un être, qui dépasse du reste très largement la sexualité proprement dite et qui le pousse à aimer son

propre sexe et à être attiré par lui inéluctablement, mais pas exclusivement car la bisexualité est très largement répandue et le serait encore plus si la pression sociale n'existait pas.

Car c'est ici qu'intervient le problème social de l'homosexualité. Il faut tout d'abord trouver un partenaire et ce n'est pas toujours facile, même à l'heure actuelle, du fait de cette société qui a refusé pendant des siècles et refuse encore de considérer comme normal un comportement amoureux qui a toujours existé et existera toujours, quoiqu'il arrive et quoiqu'on fasse, dans une proportion déterminée de l'espèce humaine. Ce refus est dû à des considérations variées, religieuses, morales, sociales, sur lesquelles je ne m'étendrai pas car ce n'est pas là mon propos.

Il y a donc un combat perpétuel entre l'individu qui est homosexuel et la société qui l'entoure et le rejette comme un paria, souvent même l'emprisonne si elle ne le brûle pas vif sur les bûchers, comme ce fut le cas pendant tant de siècles, et peut le tuer froidement, même à l'heure actuelle, c'est hélas le cas en Iran.

Cependant cette répression n'a pas toujours existé et certaines civilisations, les unes dites à tort primitives, les autres très brillantes et avancées, ont parfaitement admis l'homosexualité et c'est encore le cas dans beaucoup d'endroits du globe.

Il est bien évident que la littérature, elle aussi, a été victime de cette répression impitoyable de l'homosexualité par certaines sociétés qui attachent tant d'importance aux « bonnes mœurs », cette notion impossible à définir car elle est très variable dans le temps et dans l'espace. Comme disait Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà ».

Lorsque cette répression sociale disparaît ou tout au moins se fait moins lourde, cela correspond généralement, d'une part à un degré de civilisation élevé et d'autre part à un état d'esprit de liberté et de tolérance; alors la littérature homosexuelle peut fleurir et donner des œuvres valables, et même d'authentiques chefs-d'œuvre. Nous en verrons quelques-uns.

Je ne parlerai pas de la littérature non homosexuelle écrite par des homosexuels, car cela m'entraînerait trop loin. Ils ont eu peur d'écrire librement. On peut le regretter, car si bien des écrivains l'avaient fait au cours des siècles passés, ce serait un précieux témoignage sur leur vraie personnalité, souvent cachée, et sur les mœurs de leur époque.

D'autre part je n'appellerai pas littérature homosexuelle les livres scientifiques ou parfois pseudo-scientifiques écrits par des médecins ou des psychiatres sur ce sujet. Cela n'est pas la

véritable littérature, et si certains écrivains, tels Freud, sont fort intéressants, bien d'autres ont écrit des bêtises sans nom et commis des erreurs grossières.

Donc je me bornerai à la littérature à sujet homosexuel, généralement écrite par des homosexuels, encore que certains, tel Marcel Proust, ne voulaient pas avouer leur goût.

Je commencerai par l'exemple le plus remarquable d'adéquation entre les mœurs et la littérature, je veux parler de la Grèce Antique.

Mais il s'agissait alors surtout de pédérastie, au sens étymologique du terme qui a été par la suite détourné de sa signification c'est-à-dire : celui qui aime les adolescents.

Cet amour, qui était parfaitement admis par la société grecque, alors qu'il est devenu scandaleux au cours des siècles, ressortait principalement de l'esthétique, car la jeunesse est belle et le beau est l'expression de la divinité.

Pour les philosophes tel que le Socrate du « Banquet » de Platon, cet admirable ouvrage, le trouble suscité par la beauté d'un jeune homme n'est pas seulement sensuel, mais aussi une joie de l'esprit, une approche de la perfection et du sacré. Sans compter le plaisir de former et d'embellir l'esprit d'un jeune homme et l'amener, lui aussi, à la perfection. Socrate sublimait son désir jusqu'à l'extase mystique, comme l'ont fait des sages hindous par la suite, et restait, paraît-il, tout à fait chaste en partageant son lit avec le bel Alcibiade, malgré toutes les provocations de celui-ci.

Mais il est bien évident que les amours grecques existaient aussi sur un plan physique et également entre adultes puisque les courageux guerriers de l'armée thébaine constituaient le « Bataillon des amants ».

On peut donc noter cette idée que l'amour homosexuel était également lié à la notion de virilité, de courage physique et de bravoure. Par ailleurs cet amour ne pouvait exister entre un homme libre et un esclave, cet être de condition inférieure.

Donc de très nombreux poètes grecs ont chanté les amours pédérastiques.

Anacréon, le premier, a consacré, au 5^e siècle avant Jésus-Christ, ses odes à la gloire des enfants qu'il considérait comme ses dieux, souvent cruels du reste puisqu'il écrit :

O jeune garçon au regard virginal

Je suis tes pas, et toi tu ne sais pas que tu gouvernes mon âme.

Quant à Solon, l'un des sept sages d'Athènes, il donne ce

célèbre conseil, qu'il serait bien dangereux de suivre à l'heure actuelle :

Tu aimeras les garçons dans la charmante fleur de leur âge
Tu aimeras les garçons jusqu'à ce qu'un poil follet leur
cotonne la face.

Théocrite relate une curieuse coutume de la ville de Mégare :

Assemblez les jeunes gens et faites-les lutter pour la palme
des baisers
Et celui qui applique les lèvres les plus douces sur les
lèvres
Reviendra vers sa mère de couronnes chargé.

Pindare, qui mourut à 80 ans la tête appuyée sur l'épaule d'un de ses amants, déclare :

Mais moi, comme quand la chaleur mord la cire des
abeilles sacrées
Je me consume dès que j'aperçois la fraîche adolescence
des enfants.

Aristophane, lui, se moque dans l'une de ses pièces, « les Nuées » des philosophes qui profitent de leur enseignement pour séduire les jeunes garçons.

Lucien, dans « les Amours » fait discuter deux philosophes, l'un qui aime les femmes et l'autre les garçons et qui défendent chacun leur point de vue avec ardeur.

Mais en règle générale, c'était la bisexualité qui régnait, cette bisexualité naturelle qui subsiste dans la plupart des pays méditerranéens.

La femme a surtout pour but en Grèce d'assurer la descendance et le culte domestique. Quant à l'amour, avant le mariage il va aux camarades, et après le mariage, bien souvent aux courtisanes.

Les dieux grecs eux-mêmes ne dédaignaient pas non plus les pratiques pédérastiques. Ovide écrira :

Aujourd'hui il me faut une lyre plus légère,
Chantons les jeunes gens aimés des dieux.

Ganymède en fut le plus célèbre puisqu'aimé de Zeus lui-même. Mais il y en a bien d'autres et la mythologie grecque est remplie de ces amours pratiquées par exemple par Orphée ou Héracles.

N'oublions pas au passage les amours lesbiennes ou saphiques qui n'eurent qu'une seule mais si grande interprète qu'elle donna son nom et celui de son île à ces passions féminines : il s'agit de Sappho, dans son île de Lesbos, qui du reste aimait aussi les hommes ; mais comme elle a bien su chanter la beauté de deux corps féminins enlacés :

Et ces colliers odorants
Noués autour de ton cou délicat
Et composés de fleurs aimées...
Ta chair et ce parfum de reine...
Et sur un lit profond et doux
Tu épousais près de moi le désir.

Les Romains prirent la suite des Grecs qui, on le sait, eurent au temps de l'Empire une énorme influence sur la civilisation romaine. L'homosexualité était courante, mais de manière plus vulgaire qu'en Grèce, dans toutes les classes de la société, même les plus élevées puisque Tacite et Suétone ont rapporté bien des anecdotes croustillantes relatives aux empereurs : Jules César (le mari de toutes les femmes, la femme de tous les maris), Tibère, Caligula et Néron, Héliogabale, qui épousa officiellement un esclave. Mais la plus belle liaison reste celle de l'empereur Hadrien et de son favori, le bel Antinoüs, qui a donné à Marguerite Yourcenar l'occasion d'écrire un chef-d'œuvre, « les mémoires d'Hadrien ».

L'un des morceaux les plus célèbres de la littérature homosexuelle latine est la deuxième églogue de Virgile dont nous savons qu'il partagea les goûts des jeunes bergers qu'il évoque, Alexis et Corydon. Ce dernier donnera son nom à un célèbre essai d'André Gide sur lequel nous reviendrons.

Virgile nous dit joliment et brièvement :

Alexis Corydon ardebat,
Alexis brûlait d'amour pour Corydon.

Je trouve ce mot « ardebat » admirable.

Un autre ouvrage homosexuel connu est le Satiricon de Pétrone, l'arbitre des élégances de la cour de Néron. Cette fresque colorée et comique des mœurs de la société romaine de cette époque a inspiré le très remarquable film de Fellini, fidèle à l'esprit du Satiricon. On y trouve notamment le jeune Giton qui, lui aussi, est passé dans le vocabulaire français.

Horace, Catulle et Martial ont chanté de manière plus poétique la beauté des adolescents qui étaient en fait la plupart

du temps de jeunes professionnels de l'amour. Quant à Juvénal il les a satirisés.

Puis ce fut la longue nuit des premiers siècles du christianisme vainqueur qui prohibe catégoriquement l'homosexualité, cette « action impie, abominable et haïe de Dieu » dont les pratiquants sont voués au double feu du bûcher et de l'enfer. Naturellement les hommes continueront à s'aimer, malgré tout, et l'Église fulminera constamment contre ce vice soit-disant contre nature. Mais son expression littéraire sera rendue impossible.

On a pu voir une homophilie cachée et sous-jacente dans certaines œuvres médiévales, notamment dans la « Chanson de Roland » avec le couple des preux Roland et Olivier, dont l'amour est dans la tradition platonique.

En revanche la relève de la civilisation et de la littérature gréco-latine a été à cette époque assurée par la très remarquable civilisation arabe qui, ne l'oublions pas, couvrit du septième au onzième siècle toute l'Asie Orientale jusqu'au nord des Indes, toute l'Afrique du Nord, la Sicile et presque toute l'Espagne.

L'homosexualité était parfaitement admise par la société arabe, et elle l'est encore. Le Coran du reste ne mentionne pas l'homosexualité au nombre des péchés graves qui offensent Dieu. Le paradis de Mahomet comporte même, dans les jardins ombragés, à côté des houris « aux grands yeux », de jeunes échansons aussi resplendissants que des « perles détachées ».

Cette jolie comparaison se retrouve parmi un certain nombre d'autres, parfois stéréotypées, chez les nombreux poètes arabes de grand talent qui ont chanté la beauté et l'amour des adolescents, sans choquer leurs lecteurs, du moins jusqu'à nos jours, où l'on voit certains pays arabes pudibonds refuser la réalité de cette inspiration poétique ancienne.

Le premier poète arabe original se démarquant du modèle néo-grec longtemps appliqué aux premiers siècles de notre ère, fut le persan Abou Novas, à la cour du sultan Haroun Al Rachid, et qui évoque ainsi le jeune boulanger :

Beau boulanger pour toi je donnerai ma vie
Mais ta froideur, hélas, glace les plus ardents
Ta boutique est le ciel, tu es la pleine lune
Et tes pains à l'entour sont des étoiles d'or.

Ibrahim Ibn Sahl, Beha Eddin Zoheir ont aussi écrit d'exquis poèmes très raffinés sur les garçons. Il y eut également Roumi,

Hafiz et Omar Khayyam et bien d'autres, de grand talent et trop peu connus en France, sauf de certains spécialistes.

Et n'oublions les très célèbres « Mille et une nuits » au cours desquelles de nombreuses histoires de Shéhérazade décrivent les charmes des amours entre garçons, qui ont été parfois expurgés dans les traductions modernes, mais que l'infortuné Pasolini a joliment montrés dans le très beau film tiré des « Mille et une nuits ».

Allons maintenant encore plus loin, en Extrême-Orient où le Japon médiéval a pratiqué une homosexualité de type militaire, donc très virile, qui a abouti au dix-septième siècle à un livre remarquable de Saikaku Ibara intitulé « Histoires glorieuses d'amour viril », traduit en français en 1927 et qui a eu son prolongement plus récent dans l'écrivain Yukio Mishima dont le suicide fit grand bruit et qui a également inspiré Marguerite Yourcenar.

Si nous revenons en Europe, après la terrible répression religieuse du Moyen-Age, il y eut l'explosion de la Renaissance, phénomène intellectuel, artistique et économique, avec un retour aux sources classiques grecques et romaines. Il y eut de ce fait en même temps une renaissance sinon de l'homosexualité qui est, je le répète, éternelle, mais tout au moins de son expression artistique et littéraire, particulièrement en Italie mais aussi en Angleterre.

A la limite entre le Moyen-Age et la Renaissance le poète italien Dante se penche avec douleur, mais non avec mépris, écrit-il, sur les nombreux descendants de Sodome qu'il rencontre aux enfers et parmi lesquels il reconnaît de grands esprits et des notabilités qu'il a connus.

Toujours en Italie Politien écrivit des poèmes fort explicites, ainsi que l'Arétin et le génial Michel-Ange dédia ses admirables sonnets au jeune Tommaso Cavalieri et lui écrivit des lettres brûlantes d'amour qui nous sont restées.

Platon inspira lors de la Renaissance toute une école, et en particulier le philosophe italien Marsile Ficin, pour lequel « l'amour est un désir de jouir de la beauté », et plus particulièrement de celle des garçons, avec lesquels on peut s'aimer, écrit-il, « en Dieu et en Platon ». Ficin était amoureux du bel érudit Pic de la Mirandole qui écrit qu'il « a faim et soif de Marsile ainsi que de la joie de sa vie et du plaisir de son esprit ».

Dans leurs contes érotiques, Boccace, lui aussi filmé par Pasolini, et Bandello n'hésitent pas à aborder le sujet homosexuel très librement, sur le mode comique.

En Angleterre Marlowe proclamait « quiconque n'aime pas le tabac ou les garçons est un imbécile » et publie des vers d'inspiration nettement homosexuelle sous le couvert de l'Antiquité ainsi qu'une pièce mettant en scène les amours du malheureux Édouard II et de son favori Gaveston.

Shakespeare écrit ses fameux sonnets dédiés à un mystérieux Mr W. H. sur l'identité duquel on n'a pas encore fini de discuter.

De nombreux personnages de ses pièces sont très androgynes, ce qui correspond à un motif littéraire très prisé à cette époque, notamment en Italie et qui glorifiait l'être hermaphrodite, symbole de la bisexualité.

Ce mythe de l'Androgyne se retrouvera aux alentours de 1900, notamment avec l'étrange Sâr Pélandan.

En France, le roi Henri III avait lui-même un côté androgyne, puisqu'il aimait les femmes et les hommes, s'affichant avec ses mignons, du reste parfaitement braves et courageux.

Cependant la littérature française correspondante est moins riche qu'en Italie ou en Angleterre. Néanmoins on ne peut oublier le profond amour, parfaitement chaste, que porta Montaigne à son cher ami La Boétie, car Montaigne a peut-être écrit les plus belles pages d'amour entre deux hommes. La Boétie mourut dans les bras de son ami dont le chagrin fut immense. Souvenons-nous notamment de la célèbre phrase : « Si l'on me presse dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi ».

Les goûts bien connus d'Henri III inspirèrent des satires au langage assez cru de Ronsard et d'Agrippa d'Aubigné, et que l'on n'apprend pas au lycée, non plus que les poèmes homosexuels de Marc Papillon, capitaine Lasphrise, eux aussi fort audacieux.

(à suivre)

RENÉ SORAL.

JE VOUS AI COMPRISES...

par ANDRÉ DU DOGNON.

Dieu sait si je suis loin de vous par mes goûts ! Par la grâce d'une émission de télévision, l'autre soir, votre sort m'est apparu clairement et m'a touché pour la première fois. Pourtant, je vous avais regardé vivre depuis longtemps. Vous étiez la potiche de droite et nous celle de gauche sur la cheminée au milieu de laquelle trônait la Vénus allongée qui donnait l'heure à la Société occidentale et la promesse des amours autres que buissonnières.

La potiche de gauche, c'était nous, les garçons qui aimons les garçons ou, pire, les hommes, les seuls vraiment sacrilèges puisque nous attentons à l'honneur viril, aux traditions gauloises si chères en France.

La vanité masculine n'a jamais pris au sérieux les homosexuelles si elle est blessée tout entière dans sa susceptibilité, par nous. Nous sommes la petite pierre qui ne passe pas dans son ordinateur tandis qu'elle prétend dissoudre le limon féminin à sa guise même s'il lui résiste.

L'erreur des homosexuels, jusqu'à ce jour, est que, ils ont passé trop de temps dans les livres, et à la radio ou à la télévision à se défendre ou à attaquer. Ces dames, l'autre soir ont préféré nous montrer comment elles vivent et elles y ont gagné de se faire comprendre, c'est-à-dire admettre. Faut-il penser que les femmes mettent aussi bien de l'ordre dans leurs sentiments que dans leur ménage ? L'éleveuse de moutons, dans le Périgord, est entrée en fermage comme on entre en religion au point qu'elle craint qu'un jour l'âme sœur arrive jusqu'à elle et lui fasse revivre les inquiétudes de l'amour. Une petite brune en procédant à la toilette de sa jeune fille, raconte sa libération avec sérénité. Une autre appuyée aux genoux de son amie dit qu'elle serait tout à fait heureuse si elle pouvait avoir un enfant. Une troisième dit que les amours dites maudites ne doivent être faciles à assumer que dans le 16^e arrondissement. Plût au ciel que ce fut vrai et qu'entre la rue de la Pompe et la rue Marcel Proust il y eût une arcadie pour les cœurs sensibles et marginaux !

Toutes disent qu'elles s'échappent du foyer conjugal parce que l'esprit de l'homme a évolué moins vite que celui de la femme.

Sujettes ou mère, on ne s'en échappait que par la galanterie ou le couvent. Agnès Sorel ou Blanche de Castille !

Camus parle de la merveilleuse et inutile beauté du visage des femmes. Il est consacré en effet à ce qu'il y a de plus vain au monde, à la séduction, alors que celui de nos sœurs, l'autre soir, m'a paru montrer l'âme et non le masque comme celui des religieuses d'autrefois qu'embellissait la cornette. Ni fournisseuses de chairs accommodées ou puériles, elles n'ont plus à répondre à cette énorme demande de matériel humain que la peste, jadis, ou les guerres, exigeait d'elles. C'est en cela que la vie d'une femme qui aime les hommes et une autre qui ne les aime pas se confondent. Elles n'ont plus à être l'une comme l'autre, dans les salons — ceux du Faubourg St-Germain comme ceux des Faubourgs où Mme Claude les présentait sous leur meilleur jour. Elles mènent une vie de célibataires, même mariées. Elles travaillent, commandent aux hommes avec l'indifférence d'un robot, peuvent aller chercher leur enfant à la banque du sperme et se faire accoucher par un homme. Conformément au vers de Vigny, les sexes mourront chacun de leur côté.

L'une d'elles disait simplement, l'autre soir : « Quand, dans ce village, j'ai perdu l'amie avec laquelle je vivais, une voisine à qui je n'avais rien dit s'est approchée de moi pour m'embrasser : « Maintenant, nous sommes pareilles ! ». Elle était veuve d'un vigneron.

Une autre affirma qu'elle n'avait que des aventures éphémères pour éviter de souffrir. Elle était assez jolie pour en profiter pleinement. C'est vrai, on n'a pas l'occasion de souffrir ni de faire souffrir si l'on se pose sur les autres avec la légèreté du papillon.

La doyenne, enfin, parla. Trois quarts de siècle, la figure d'une reine de l'Écriture. L'âge apporte aux homosexuelles non seulement la sérénité mais le succès car leur valeur, que je n'ose dire marchande, croît avec le temps au rebours de la nôtre. Elle dit ce que j'ai toujours dit et jamais fait, qu'il ne faut pas copier les couples dits normaux parce qu'ils sont les plus nombreux, sinon les plus solides. Enfants, nous copions nos parents en ayant des poupées, en nous tenant aussi bien qu'eux dans des salons imaginaires et nous voulions des amours aussi durables que les leurs qui n'étaient durables qu'à nos yeux. Vite nous avons fait un berceau à d'autres amours, il est vrai, dans le fond d'un bois ou le foin de la grange, ou dans un collège. Notre vraie vie était là, dans ce feuillage et ce foin odorants d'où nous tira la voix inopportune de quelque surveillant.

Pourquoi les hommes étaient-ils, pour nous, comme pour Hélène de Trois, à ce que dit Giraudoux, de grands savons auxquels nous nous frottions ? Pourquoi de ces grands savons, la potiche de droite, elle, pour la polir, exige-t-elle la douceur d'une main aussi douce que la sienne ? C'est bien chanceux et inutile d'y répondre. La procréation se permet quelquefois le luxe d'une

combinaison plus rare, l'avarice ou la surabondance d'un chromosome. Elle ne travaille pas toujours à la chaîne.

Je n'ai été vraiment femme qu'une fois dans ma vie, quand, ayant envoyé chez Julliard, le manuscrit d'un roman intitulé « Les malheurs de Sapho » et signé d'un pseudonyme féminin, l'éditeur croyant manquer une nouvelle Sagan, m'écrivit quinze jours plus tard : « Mademoiselle, venez signer votre contrat. Votre livre paraîtra dans deux mois... » Il parut. J'avais gagné le pari que je m'étais fait à moi-même et je recevais des lettres de femmes me disant que seule une jeune fille d'aujourd'hui avait pu écrire ces pages. Faut-il une meilleure preuve que le romancier — mais s'agissait-il d'un roman ? — comme l'escargot est hermaphrodite ?

Je ne sais si le livre était bon mais le titre l'était, car un jeune professeur vient de publier un ouvrage sur le saphisme sous le titre de mon roman. Il s'excusa, ensuite, avec beaucoup d'adresse, en disant que parmi les Deux-cent livres qui traitent de ce sujet et dont il parle, il avait ignoré le mien et Grasset aussi. Je lui pardonne, encore que, dans sa lettre, il m'appelle « Mademoiselle ». Or, je ne suis demoiselle ni belle...

Je disais en commençant que ces dames de la cravate comme les appelait l'une d'elle, jadis, n'avaient qu'un défaut, c'était de n'avoir pas mes goûts. J'ai contre elles, un autre grief plus important : Une homosexuelle, un jour, m'a volé mon plus cher amour, après l'Unique, comme un pot de confiture. Elle lui fit un enfant et les quitta tous deux pour redevenir homosexuelle. Elle fit, ainsi, la pauvre fille — car c'était une pauvre fille mais rusée — tomber les murs d'un amour comme ceux d'un château de sable. Mais je ne vais pas vous raconter toute ma vie...

ANDRÉ DU DOGNON.

YVES CERNY

D'UN GARS A L'AUTRE

*Du Nouveau garçon boucher au Grand menuisier blond,
un recueil de nouvelles homophiles aux accents combien humains !*

Tendresse, sincérité, amitié...

Éd. Microméga. 240 pages

60 F (68 F avec la poste).

NOUVELLES DE FRANCE

N° 99

par JEAN-PIERRE MAURICE.

Boum ! voilà le facteur...

Dans ma chronique de décembre (page 718), à la suite d'un vibrant, ma sœur, plaidoyer émanant d'un pédophile convaincu et prêchi-prêchant pour sa paroisse, j'avais cru bon d'ajouter cette simple question : « N'est-ce pas mélanger un peu les genres ? »

Pan, dans mes gencives ! Mon Honorable Correspondant me rappelle gentiment mais fermement à l'ordre du jour d'une main de velours gantée de crin car il est de ces personnes (il y en a, même chez nous) qui n'admettent la Liberté avec un grand L qu'une et indivisible : la leur, bien entendu. Sans doute au nom du vieil adage : « Cette liberté que vous nous accordez au nom de nos principes, nous vous la refusons au nom des vôtres »... Mais si les principes d'en-face (du côté des hétéros, par exemple) sont également libéraux ? Liberté contre liberté, on ne s'y reconnaît plus et cela devient la chienlit.

Donc voici : « Pour moi, il n'est qu'une seule morale qui doit se manifester en tous domaines. Les homophiles se plaignent assez de celle, discriminatoire, d'une majorité imbécile qui fait que des voleurs, voire des criminels — et les savants de la bombe à neutrons n'en sont-ils pas ? — se jugent plus honorables que les pédérastes... Il y a toujours des gens qui veulent réformer la mentalité humaine selon leur propre conception (1). Qu'ils essaient donc d'abord, à « Terre des Hommes », et en France même, de réformer celle des adultes qui n'ont en tête que de susciter des guerres pour vendre des armes sans aucune considération de ce qui en résulte pour des milliers d'enfants et qu'ils évitent de s'immiscer dans les *mœurs intérieu-*

(1) En effet, en effet...

NOUVELLES DE FRANCE

res (sic) de pays plus libéraux (*voire !*) que le leur, ce qui oblige ses citoyens à aller y chercher ce qui leur est interdit chez eux par des lois arbitraires iniques contre la liberté individuelle des enfants et de ceux capables de les chérir plus que la plupart des parents (*jugement purement subjectif, mon Honorable*). Mais la sous-Pape J.-P. Maurice a cru bon de parler de conscience. Tiens donc ! celle de ce brave Brongersma est-elle à mettre en doute ? Il y est parti, en ce moment, à Sri-Lanka ! »

Voilà qui est dit et fort bien dit. Hélas ! il est certainement plus facile de taper sur le pédé — et d'en casser au besoin —, ce pelé, ce galeux que de changer la mentalité humaine. Don Quichotte s'est en vain battu contre les moulins à vent et n'est-ce pas monsieur Einstein, lequel passait pour s'y connaître, qui aurait dit ou à peu près : « Il est plus facile de briser un neutron qu'une habitude » ?

Le droit de chasse.

Et pourtant, et pourtant... rien ne choque davantage l'opinion universelle que la prostitution des mineurs. La réprobation est unanime si j'en juge par les échos qui me parviennent d'un peu partout.

« Vol de Nuit » N°s 8-9, par exemple, périodique lausannois de « Sentinelles » vole « au secours de l'innocence meurtrie » et « veille sur les agneaux des hommes » (ce sont ses propres termes) en se référant à Saint-Ex : « Celui-là qui veille modestement quelques moutons sous les étoiles, s'il prend conscience de son rôle, se découvre plus qu'un serviteur. Il est une sentinelle. Et chaque sentinelle est responsable de tout l'empire ».

Sous le titre : « Enfants du Tiers Monde offerts par des pourvoyeurs occidentaux aux convoitises des adultes d'Europe », Edmond Kaiser, rédacteur en chef, dénonce : « Jouir par tous les moyens, seul ou à plusieurs, aux meilleurs prix. Un enfant, deux, ou cinq ou sept par jour, l'un après l'autre ou en même temps. D'« ami » à « ami », ou de maître à esclave, leur faire ou leur faire faire n'importe quoi. Tout est permis : « doux » ébats, compliqués ou atroces, les amateurs d'enfants viennent se satisfaire et ils se satisfont. Ils ont payé, avant, pour savoir ou se rendre, et ils paieront les enfants tout à l'heure, quand ils auront fini. »

Et de citer la phrase de Bernard Gérin, de l'UNICEF :

« Pour 20 pesos, ils peuvent faire ce qui, ailleurs, coûte 20 ans de prison ».

« Spartacus » est violemment attaqué par cet organisme qui multiplie les témoignages, notamment celui de Guido Franco, auteur d'un livre sur ce domaine « qu'il connaît bien » : « Je ne milite pas contre la pédophilie, ni même contre la prostitution occasionnelle; je m'élève contre l'exploitation systématique, pire : la banalisation de l'exploitation des enfants... qui ne sont pas là simplement pour satisfaire nos désirs sexuels comme du gibier de chasse ou pire, dans certains cas, du bétail au marché. Celui-ci est joli, celui-ci est mieux. Celui-ci ne m'a pas fait tout ce que je voulais, alors j'en essaie un autre. Tel autre, je m'en suis lassé, alors je l'ai mis à la porte... Il y a des excès et c'est d'eux seuls que je veux parler. Tous les vieux pédés qui viennent ne sont pas de gentils vieux grands-pères qui « ne font pas de mal aux enfants » et qui distribuent caramels et T-shirts. Une bonne partie, malheureusement, sont de vieux routiers de la chose, des gens qui en veulent pour leur argent et à qui de petites affections ne suffisent plus. Ils veulent des trucs plus gratinés. Je vous passe la liste. Ces gens-là se sentent malheureusement en pays conquis, font ce qu'ils veulent et se sentent soutenus par... Ces publications les incitent à croire qu'ils ne sont pas anormaux, de là à se dire qu'ils sont dans leur bon droit il n'y a qu'un pas qu'ils ont vite franchi.

J'ai malheureusement rencontré d'authentiques sadiques, des collectionneurs, des tarés (petits enfants de 8 à 12 ans), des violents ».

A tarir la source, on prévient la moisson. Edmont Kaiser propose donc diverses mesures au départ de nos pays ainsi qu'à l'arrivée : « mise en garde des touristes — application de mesures appropriées aux malfaiteurs étrangers et aux profiteurs locaux — recherche et neutralisation des Honorables Correspondants de... ou d'autres cloaques similaires » (fin de citation).

Pour cela, il fait appel à l'ONU : Droits de l'Enfant et Droits de l'Homme, à l'UNICEF et à l'UNESCO. Theo Van Boven, Directeur de la Division des Droits de l'Homme, a réagi favorablement par écrit et sur les ondes de la radio suisse romande.

L'Honorable Correspondant arcadien qui me fournit tous ces détails a ajouté manuscritement dans la marge de ce texte : « Quelqu'un (mais qui ?) d'Arcadie ne pourrait-il pas faire une enquête sérieuse et impartiale sur ce terrible sujet ? Moi,

pédophile impénitent mais « amoureux », je me sens déshonoré par ces pratiques de MARCHANDS » (*les majuscules sont de lui*).

Des témoignages, soit. Une enquête, surtout une enquête « sérieuse » et IMPARTIALE (la chose du monde la plus difficile à atteindre) avec, pour ce faire, les moyens appropriés (et d'abord aller sur place et y séjourner), je ne pense pas m'avancer beaucoup en disant que cela est, hélas !, impossible.

Interrogé par René Terrier pour « Genève Informations », un autre pédophile s'explique. M. Ixe, 35 ans, travailleur manuel en plein air, a été déjà condamné à deux reprises pour ce qu'il est convenu d'appeler « de pénibles affaires de mœurs ». Il ressent ses pulsions sexuelles comme « une drogue, un cancer psychique ».

M. Ixe est un pédophile « amoureux et non violent ». « J'aime les enfants, tous les enfants, au point que je suis incapable d'avoir des relations sexuelles avec un adulte, homme ou femme. Or, aimer, c'est terrible (2), ça me perd, ça comporte des conséquences épouvantables. Hélas, je ne suis pas maître de la situation ».

L'itinéraire d'un pédophile.

Comment devient-on pédophile ? Cela dépend des circonstances : « En ce qui me concerne, je l'étais à dix ans déjà, avec des camarades d'internat toujours plus jeunes que moi ». M. Ixe a connu une enfance difficile du fait du manque d'affection parentale. Très jeune, il a des rapports intimes avec un éducateur. A ce propos, sa réaction est significative : « Pour la première fois quelqu'un s'occupait de moi, me manifestait de la tendresse. Ça a fait tilt dans mon cerveau. J'ai accepté ça comme un cadeau. Cet homme m'a sauvé la vie ».

La conclusion de René Terrier est plus nuancée : « Nous avons relaté un cas spécifique mais il est bien évident qu'il y a pédophiles et pédophiles, et que l'on ne peut pas les enfouir tous dans le même triste sac. Il faut distinguer les « doux » (comme M. Ixe) des sadiques, qui usent de la manière forte et qui sont donc d'autant plus dangereux... Ceci étant, notre pensée va d'abord aux parents dont les enfants sont victimes des agissements de déphasés sexuels. Eux aussi ont droit à une protection, en priorité, contre des pratiques qui, quoi qu'en

(2) En arriver à s'exclamer : « Aimer, c'est terrible... » Ce poignant « cri du cœur » devrait toucher et faire réfléchir les ennemis les plus irréductibles des pédérastes-pédophiles.

pensent les pédophiles les plus pacifiques, constituent autant de traumatismes. Tout le reste n'est que littérature ».

L'Honorable Correspondant helvète arcadien d'ajouter : « j'ai envoyé une lettre (à « *Genève Informations* ») pour demander à être entendu comme M. Ixe et expliquer ce qu'est un pédophile en faisant remarquer que cet article présente un pédophile névrosé. M. Terrier m'a laissé espérer que ma lettre serait publiée ».

En France, même levée de boucliers et pas seulement dans les journaux populaires à sensation. La très sérieuse « *Gazette des tribunaux du Midi* » (Arcadie est partout !) N° 6 723 n'hésite pas à écrire sous la plume de Claude Jacquinot : « L'affaire des ballets bleus risque de retarder le dépôt du projet d'abrogation du 3^e alinéa de l'article 331 du Code pénal qui incrimine tout acte impudique ou contre-nature commis sur un mineur du même sexe... L'escalade des motifs, des indications que l'on invoque pour légitimer le développement de l'homosexualité sur les mineurs est visible. On fait état d'enquêtes indiquant que 55 % des Français sont favorables à l'homosexualité sur mineurs, on affirme qu'il y a dans notre pays plus de 3 millions d'homosexuels et que la loi doit suivre l'évolution des mœurs... Il serait nécessaire d'informer plus complètement les citoyens... On ne peut passer sous silence les graves conséquences des actes homosexuels commis sur des mineurs. Il est établi que l'homosexualité sur des adolescents de 15, 16 ans est non seulement une cause d'angoisse, d'impuissance, mais souvent à l'origine de nombreux suicides de jeunes... Le législateur devrait tenir compte des enseignements des médecins, des théologiens et aussi des enseignements du droit comparé. De nombreux pays ont maintenu une disposition spéciale protégeant les mineurs contre les actes homosexuels ».

Quant à Jacques Douyau, dans « *La Dépêche du Midi* », il tire à boulets rouges sur les « hyper-civilisés » dans un article intitulé « Le droit de chasse » : « Ce droit à la différence, c'est le grand cri dont on nous assourdit aujourd'hui. Non aux interdits ! Non à la répression sexuelle ! Tout est beau, tout est pur, tout est licite ! Le seul crime est d'interdire ! Au nom d'Oscar Wilde, condamné au *hard labour* pour avoir séduit un jeune lord, on crie à l'Inquisition si on suggère qu'un enseignant pédophile qui photographie ses jeunes élèves mineurs nus, en des poses pornographiques, offense un droit sacré qui est celui de l'enfance... Mais voilà que, tout d'un coup, sur cette libération sublime a surgi le chancre hideux de la prostitution des enfants, de la traite des « chickens ». Voilà que pullulent

les revues très spéciales, les films pornos montrant des enfants s'accouplant dans toutes les positions. Une industrie tenue par de féroces « faucons » qui, par l'appât du gain, la drogue et la terreur, exploitent ces malheureux gamins « délivrés » du joug de l'antique morale ».

Enfin, à propos de la circulaire du 27 août émanant du garde des Sceaux et s'adressant aux procureurs de la République : « On peut être assuré que ce texte libéral a été lu avec le plus grand intérêt par les proxénètes et les professionnels de la pédophilie qui réclament leur droit de chasse ».

Les trottoirs de Manille ont été cette fameuse goutte d'eau qui, de temps à autre, fait déborder le vase de la réprobation publique. Dans le journal « *La Croix* » N° 30024, des lecteurs réagissent à la suite de l'article de Jean Toulat, paru précédemment, au sujet de la protection des mineurs. Claude Jacquinot, magistrat à Paris, souscrit sans réserve à l'opinion de Jean Toulat et apporte une argumentation que nous connaissons déjà et qu'il est, par conséquent, inutile de reproduire (voir plus haut). Mais, par contre, plusieurs autres lecteurs ne sont pas d'accord. Ainsi, un professeur de théologie conteste le bien-fondé et la valeur théologique des arguments de Jean Toulat : « Au moment où l'assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe vient de voter à une majorité des deux tiers une déclaration invitant les gouvernements des 21 nations qu'il représente à abolir toutes discriminations à l'encontre des homosexuels, il faut que ce soit un prêtre qui demande leur maintien. Jean Toulat perpétue ainsi cette image d'une Église répressive et sans amour qui a conduit tant d'homosexuels au désespoir ou à l'abandon de la foi... Les arguments éculés sur lesquels s'appuie Jean Toulat ne tiennent pas devant une analyse un tant soit peu méthodique... Jean Toulat a l'audace de citer un article du professeur Laplane affirmant qu'il existe une propagande homosexuelle et même de renchérir sur l'affirmation de celui-ci en parlant de véritable prosélytisme. Comme si des citoyens bafoués dans leur honneur et dans leur sensibilité profonde n'avaient pas le devoir moral de revendiquer le respect de leur dignité ! La loi française, jusqu'à MM. Mirguet et Foyer, ignorait l'homosexualité comme elle ignorait tout ce qui pourrait discriminer les Juifs ou les Protestants. C'est à un véritable racisme qu'appelle donc, dans cet article, Jean Toulat en cherchant à couvrir ses propos d'une parole de Jean-Paul II : « La loi civile doit élever l'homme ». Comment peut-on élever l'homme quand on le méprise et le désigne à la vindicte publique ?... »

Histoires berdaches.

Cousins, finissons par une bouffée d'humour à défaut d'air pur (mais n'est-ce pas la même chose ?) sinon vous allez devenir claustrophobes.

Jean-Pierre Copin, dans ses « libres propos » du « Dauphiné libéré » s'indigne vertueusement du comportement efféminé de quelques joueurs de football qui s'étreignent fortement suscitant une réprobation qui est désormais officielle... Le mot « efféminé » est cité et on incite à plus « de dignité et de virilité » en ces instants exaltants ».

C'est la F.I.F.A. (*qu'ès aco ?*) qui critique ces « démonstrations excessives d'émotion » et demande aux entraîneurs et directeurs d'équipes de faire la leçon aux joueurs à cet égard.

Cette diatribe est surmontée d'une magnifique photo de presse montrant trois jeunes et beaux gars rieurs qui se chevauchent.

Quel mal y a-t-il à ça ? Vaut-il mieux qu'ils s'étripent ? On savait depuis longtemps qu'en France le ridicule ne tue plus mais il y a des limites à tout.

Même à la connerie !

Extrait du N° 34 de « Banlieue-Sud » : « A propos de la rue de la Prairie, le Maire avait déclaré qu'il s'agissait d'une voie privée à vocation publique... Quant à la rue de l'Église, si l'on en croit un adjoint, il s'agit d'une voie piétonne à circulation automobile.

Mais que deviennent les cyclistes dans tout cela ? Les ami(e)s de la petite reine en seront-ils réduits à « faire le trottoir » (là où il y en a encore !).

Et c'est signé : « Un de la (bonne) pédale ».

Ce que ça peut les travailler, tout de même !

Et quel bon goût !

et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

FLORILÈGE VII (*)

« Un canot couvert d'une tente et monté par quatre femmes descendait lentement le courant. Celle qui ramait était petite, maigre, fanée, vêtue d'un costume de mousse avec ses cheveux relevés sous un chapeau ciré. En face d'elle, une grosse blonde habillée en homme, avec un veston de flanelle blanche, se tenait couchée sur le dos au fond du bateau, les jambes en l'air sur le banc des deux côtés de la rameuse, et elle fumait une cigarette, tandis qu'à chaque effort des avirons sa poitrine et son ventre frémissaient, ballotés par la secousse. Tout à l'arrière, sous la tente, deux belles filles grandes et minces, l'une brune et l'autre blonde, se tenaient par la taille en regardant sans cesse leurs compagnes.

Un cri partit de la Grenouillère : « V'la Lesbos ! » et, tout à coup, ce fut une clameur furieuse ; une bousculade effrayante eut lieu ; les verres tombaient ; on montait sur les tables ; tous, dans un délire de bruit, vociféraient : « Lesbos ! Lesbos ! Lesbos ! »

(Guy de MAUPASSANT, « *La femme de Paul* »).

*

« Monsieur, dit Poil de Carotte réellement audacieux et fier, le maître d'études et Marseau, ils font des choses !

Aussitôt les yeux du directeur se troublent comme si deux moucherons s'y étaient précipités soudain. Il appuie ses deux poings fermés au bord de la table, se lève à demi, la tête en avant, comme s'il allait cogner Poil de Carotte en pleine poitrine, et demande par sons gutturaux :

« Quelles choses ? » [...]

Le même jour, à la suite d'une courte enquête, Violone reçoit son congé. »

(Jules RENARD, « *Poil de Carotte* »).

(*) Voir *Arcadie*, n°s 276-287-297-310-324 et 330.

« Le petit Sauves a fait des propositions déshonnêtes, et savez-vous à qui ? [...] Sauves est du poil et de la plume, mais bien plus du poil ; et comme ces gars-là, meilleur parleur que faiseur [...] Tainchebraye m'a dit qu'il le voyait pour en rire. Sauves est devenu amoureux fou de Tainchebraye ; tu penses s'il en rigole, le beau gâs ! »

(Jean DE LA VARENDE, « *Cœur pensif* »).

*

« Il ressemblait à Vincent Auriol et mon grand-père prétendait qu'il était Frère-Trois-Points ; « quand je lui dis bonjour, nous disait-il avec la répugnance apeurée d'un honnête homme en butte aux avances d'un pédéraste, il trace avec son pouce la triangle maçonnique sur la paume de ma main ».

(Jean-Paul SARTRE, « *Les mots* »).

*

« Il n'est pas jusqu'à une certaine forme d'amour — dont la Grèce s'est fait une spécialité, non par sa pratique qui est universelle mais par sa tranquille publicité — que je me réjouissais de leur voir pleinement adopter, parce qu'elle est propre à apporter une diversion légère, gratuite et inoffensive à la pesante et coercitive hétérosexualité ».

(Micher TOURNIER, « *Gaspard, Melchior et Balthazar* »).

*

« Dans le magasin ancien aux boiseries d'acajou foncé, un vieux vendeur stylé, légèrement pédéraste, exhibait ses cache-mires ».

(Pascal JARDIN, « *Le Nain Jaune* »).

*

« Vous serez l'assistant de Doutré pour débiter. C'est le chef de service. Je n'ai aucune confiance en lui. Je me demande s'il n'est pas pédéraste. Il est marié, bien sûr, mais vous savez ce que c'est. On rencontre un garçon dans un bal et hop ! »

(Jean-Marc ROBERTS, « *Affaires étrangères* »).

« La voix de celui que Gueret appelait le gangster d'opérette, désormais, était haut perchée. Elle avait peut-être raison après tout, Maria, en parlant de ses rouflaquettes de tante... « Elle a de bonnes expressions quand même », pensa Gueret, et un rire silencieux le secoua ».

(Françoise SAGAN, « *Le chien couchant* »).

*

« En face, la droguerie des « sœurs Étienne » éclaira aussi ses ustensiles. Qui étaient-elles ces deux sœurs venues de Coutances un jour de Toussaint ? Des lesbiennes ? Des femmes d'affaires, des orphelines ? Des religieuses défroquées ? [...]

Dans l'éclairage faiblard, moite, très avant-guerre, de l'arrière-boutique, on les imaginait se faisant des chattering, s'empiffrant de gâteaux à la crème, se caressant les épaules ».

(Jacques-Pierre AMETTE, « *Jeunesse dans une ville normande* »).

*

« Qu'a-t-il fait ?

Les pêcheurs furent moins diserts. Il ne s'agissait que de rumeurs colportées dans un sabir de vieux normand mâtiné d'anglais des Îles.

- Il taquinait la bouteille.
- Les petites filles aussi.
- Et les petits garçons.

J'esquissai un sourire. Je m'accommoderais volontiers du vieil original. Ce serait mon Vendredi ».

(Gilles ROSSET, « *Le vélo rouge* »).

*

« La seule évolution sensible en vingt ans concerne peut-être l'attitude face à ce qu'on nomme déviance. Nous avions naguère un homosexuel dont la condition était misérable ; chaque lundi, il se faisait talocher d'importance par les mar-

chands de bestiaux dans les urinoirs du marché de Carentan ; il a fini par émigrer. L'intolérance serait aujourd'hui moins virulente. Pour le reste, rien de changé ».

(Gilles PERRAULT, « *Les gens d'ici* »).

*

« Mais je ne pensais pas avec moins d'ironie aux jeunes mariés du Harry's bar : bien qu'ils fussent en apparence si parfaitement assortis, lui homme, elle femme, tous deux jeunes, riches et beaux, lui un peu plus âgé qu'elle, et, bien entendu, plus grand, je n'étais pas bien sûre que leur accouplement fût vraiment plus légitime que celui de mon voisin et de son cuisinier. L'amour fou est le seul amour, me disais-je, et peut-être l'opprobre du monde en est un critère assuré. Ce n'est peut-être pas bon signe, quand on aime, d'être applaudi par les gagnants de notre société ».

(Josane DURANTEAU, « *Les confidences vénitiennes* »).

*

« Les chemises de Guy étaient roses, violettes, olive ou ciel. Il les portait avec des pantalons de couleur, très serrés et, l'été, il mouillait ses blue-jeans avant de les enfiler. Guy était professeur de philosophie. Il révélait à des adolescents un monde où Platon était à sa place, et Socrate, mais Heidegger aussi. Son métier, qu'il faisait bien, c'était le social de sa vie, et ses vêtements, c'était son antisocial. S'il ne s'était pas fait remarquer ainsi, Guy se serait considéré en état de péché pédérastique. Il aurait manqué à sa classe. C'était sa façon à lui d'être un poisson-chat militant ».

(Monique LANGE, « *Les poissons-chats* »).

CHRISTIAN GURY.

GANYMÈDE 1981

par BÉTELGEUSE.

L'hélicoptère se posa sur la terrasse du building qui dominait la ville de ses 125 étages. Jove en sortit, contourna la piscine et entra de plain-pied dans son bureau, immense pièce dont tout le côté sud, violemment éclairé en cette matinée de juin, était vitré. Les autres murs, tendus de soie thaïe aux doux reflets verdâtres et gris argent, étaient enrichis de tableaux rares : une grande composition abstraite de Klee, une femme nue, diaphane, blonde, de Boticelli ou de son École, un champ de fleurs en Provence, de Vincent Van Gogh, une vaste composition de l'école hollandaise, sans doute de Halls, où de nobles bourgeois prenaient des poses étudiées, engoncés dans leurs pourpoints noirs, à la collerette en dentelle de Bruges et coiffés d'une sorte de cône tronqué à large rebord. Dans le coin nord-est, un tronc de femme, de facture moderne, inspiré d'une vénus de Milo sans tête et sans jambes, aux formes généreusement agressives, en lave noire.

Jove sourit en jetant un coup d'œil à cette statue. Était-ce vraiment pour lui l'image de la femme : un corps, des seins, un sexe ? Pas de visage ni de membres. Celle qu'il avait rencontrée, la veille, à la réception du Gouverneur, en avait des membres et une bouche. Seigneur ! Chaude et pulpeuse beauté exotique, elle remplissait une fonction diplomatique quelconque au service d'une de ces petites républiques d'Amérique latine, Jove ne se souvenait plus très bien : Guatemala, Nicaragua, Panama ? Elle était d'une sensualité exigeante qui l'avait littéralement vidé. Il s'était réveillé tard, s'était excusé auprès d'elle, lui avait demandé son adresse pour lui offrir un cadeau et avait téléphoné pour qu'on lui envoie son hélicoptère. Il lui fallait passer au Siège, des affaires urgentes l'y appelaient, au dire d'Herbert. Il avait pourtant promis à sa femme, Héra, d'être là pour le lunch lorsqu'il lui avait téléphoné de chez le Gouverneur :

— Pardonnez-moi, chérie, un contre-temps, mais je serai à la maison pour le lunch.

— Et comment s'appelle aujourd'hui le contre-temps ? Peggie ou Dora ?

— Allons, chérie, je vous assure qu'il faut que je demeure à pied-d'œuvre pour demain matin. Ne soyez pas soupçonneuse. Votre jalousie vous tuera.

— Vous, ce ne sera pas la jalousie, mais la débauche !

Il avait raccroché. Toujours excessive, Héra, toujours vindicative. Ce matin, en contemplant le tronc de femme en lave noire, il songeait qu'il lui faudrait à nouveau décommander le lunch. Lâchement il pensa à cette émeraude qu'Héra désirait. Ce serait sans doute un moyen de se faire pardonner. Il s'assit en soupirant et appela son attaché de direction.

Herbert était un bel homme, d'une trentaine d'années, célibataire endurci, musclé et sportif, comme un apollon, jeune loup efficace, redoutable, d'un cynisme caché sous une extrême courtoisie, sans flagornerie, volontiers secret. Il affectait envers son patron une certaine liberté de paroles, mais toujours à la frontière de ce qu'il n'aurait pu franchir sans conséquences fâcheuses.

— Les actions de notre groupe britannique ont baissé aujourd'hui de deux points à la Bourse de Hong-Kong et de quatre à Londres. J'ai demandé à Hastings de ne pas quitter son bureau sans que vous l'ayiez vous même appelé pour régler la question avec lui. Avec le décalage horaire, je pense qu'il ne faudrait pas le faire trop languir. Il est indispensable qu'il ait les consignes pour pouvoir réagir dans quelques heures à Hong-Kong. Je crois que c'est un coup de Johnson & Johnson. Il faudrait le vérifier auprès de Paddy, mais j'attendais vos ordres.

Il est temps aussi de songer à mettre de l'ordre à Bali. Notre directeur s'y débrouille comme un manche à balai. Je vous ai préparé un mémoire. Il y a eu des réclamations de certains de nos gros clients, dont da Silva.

A trois heures, cet après-midi, vous avez rendez-vous avec Howard Denver. Ça risqué d'être long. Voici le dossier. Je vous signale en particulier l'annexe quatre.

Enfin, j'ai reçu, ce matin, une visite qui pourrait avoir de l'intérêt. Nous voulons nous implanter en France pour damner le pion à qui vous savez. Or, on nous apporte une affaire sur un plateau d'argent. Collobrières, vieux parfumeur de Grasse, vient de décéder. Les frais de succession sont lourds pour cette

entreprise familiale, fabriquant des produits de qualité, mais n'ayant pas su se moderniser, ni dans ses techniques, ni dans sa gestion. Bref, menace de dépôt de bilan. Le gendre, Castel de Castellane, est demeuré en France pour régler les questions les plus urgentes, mais il a envoyé sa femme ici, en vacances, avec son fils cadet : en fait avec la mission de nous rencontrer discrètement et de nous proposer, plutôt qu'à qui vous savez, le rachat de l'entreprise par notre branche « Parfums et produits de beauté ». Bien qu'elle sache se défendre et qu'il y ait la menace de passer à l'ennemi, je pense qu'une chiquenaude et c'est dans la poche.

Domage que vous ne fussiez pas là. Cette femme est d'une beauté éblouissante. Quant à son fils, je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Vous y avez été plus sensible qu'à la mère !

— Assurément. Vous me connaissez bien. Mais vous savez aussi mon goût de l'esthétisme. Je vous assure que Madame Castel de Castellane est une véritable déesse.

Elle était d'ailleurs navrée de vous manquer. Surtout à cause de son fils. Il aurait voulu vous voir. Il me le dit, naïvement, dans un mauvais anglais : « C'est bien lui qu'on surnomme Jupiter, n'est-ce pas ? Il paraît qu'il est barbu comme lui. Mais, surtout, que c'est un chef auquel rien ne résiste. » — « Tu es insupportable, Gany, lui dit sa mère. je ne t'emmènerai plus avec moi. Excusez-le, Monsieur, il est tout jeune encore et ne se rend pas compte de son insolence. » — « Tout jeune ? J'ai seize ans ! Et ce n'est pas de l'insolence que de vouloir connaître les grands hommes. Moi aussi, je veux, un jour, être quelqu'un ! ».

— Eh bien, il promet, ce garçon. Domage...

— Je leur ai répondu que je verrais s'il n'y aurait pas moyen de vous ménager une entrevue. Mais ils s'en vont demain matin et je crains que votre journée ne soit pleine comme un œuf.

— Vous me dites que la femme est d'une beauté exceptionnelle ?

— Je persiste et signe.

— Eh bien, invitez les pour ce soir, sept heures, à Green-Hill, chez moi, pour prendre le cocktail. Et tant que vous y êtes, passez chez Pilgrim prendre cette émeraude que j'ai remarquée l'autre jour. Achetez aussi une petite broche style « boutique » pour offrir à une autre beauté brune. Je vous fais confiance.

Sur la pelouse, devant la luxueuse demeure, de style colonial, aux blanches colonnes doriques, Madame Castel de Castellane et son fils Gany prenaient le cocktail en compagnie de Jove et de sa femme. Hebby, leur fille, passait les amuse-gueule.

Herbert n'avait pas menti. Tous deux étaient d'une beauté à vous couper le souffle. Le fils avait hérité de sa mère cette chevelure brune qui, chez lui, bouclait et lui faisait une sorte d'auréole, ce teint mat et ces yeux pers, d'une profondeur de gouffre. Mélange rare. Et comme l'œuvre ressemble à l'ébauche. Car, si splendide fut cette femme, elle paraissait terne à côté du garçon.

Jove souriait. Il avait eu sa scène avec Héra, malgré l'émeraude, à cause de l'émeraude qui prouvait qu'il avait quelque nouvelle aventure à se faire pardonner. On racontait même qu'il avait, ici et là, des bâtards, légitimés, mais secrètement. Si c'était vrai, quelle foire d'empoigne à la mort du milliardaire.

Quand il avait annoncé le cocktail, sa femme avait éclaté :

— Non seulement vous passez la nuit avec la première putain venue, mais encore vous voulez l'imposer sous mon toit. La coupe déborde. Je vais demander le divorce.

Jove avait entendu cent fois les mêmes menaces. Mais, comme Madame Castel de Castellane était présentement intouchable, il pouvait faire des promesses énergiques :

— Je vous assure, chérie, que Madame Castel de Castellane ne m'est absolument rien. Je ne l'ai pas encore vue. N'ayant pu la recevoir ce matin, à cause du contre-temps dont je vous ai fait part, il m'a semblé nécessaire de la voir avant son départ, en raison de l'importance de la transaction et des intérêts d'une branche française. Elle vient d'ailleurs accompagnée d'un de ses fils. Je vous promets de ne pas la regarder.

Il ne la regardait pas, en effet. Incompréhensiblement, il était subjugué par Gany. Il est vrai que celui-ci, vêtu de blanc, rayonnait et devenait le centre de la conversation. Il ne cessait de le harceler de questions. Ses hésitations, ses fautes, ses lapsus (« Herbert avait raison ; il massacre l'anglais ! ») enveloppés d'un sourire irrésistible, obligeaient l'attention et renforçaient l'envoûtement.

— Alors, vous êtes un bagarreur ? Vous avez l'air très bon.

— Mon garçon, je déborde de tendresse pour ceux que j'aime et suis malheureux quand je leur fais de la peine. (Ceci, c'était pour Héra, qui sourit, ironiquement). Mais, en affaires,

j'agis de façon impitoyable contre mes adversaires. Au moment propice, si c'est nécessaire, je foudroie.

— Vous foudroyez ?

— Exactement. C'est rapide, sans bavure et sans lendemain. Quand je les attaque, je les anéantis. Ils restent sur le carreau. Au début, je me suis allié à quelques géants. Nous avons mis de l'ordre dans l'univers. Ce fut un combat titanesque. Désormais, je suis le plus fort. J'opère seul. Et je suis toujours vainqueur.

— Vous êtes redoutable. Un jour, je serai comme vous.

— Tu vises haut, mais j'aime ton ambition et ta résolution. Au fond, c'est un beau compliment que tu me fais. Ton père a de la chance d'avoir un tel fils, et vous aussi, Madame, dit-il en s'inclinant vers la mère.

Gany se tut. Devant Jove, son père ne faisait pas le poids. Gentil, certes, mais manquant d'envergure dans les projets et de rapidité dans les décisions. C'est l'ancêtre qui avait tenu l'affaire. Maintenant qu'il était mort...

Il n'y aurait aucune gloire pour Jove à la soumettre à son empire. Ah si, au lieu de seize ans, il en avait eu vingt cinq ! Il se serait battu contre Jupiter lui-même, contre la terre entière.

— Madame, disait ce dernier, je dois faire un voyage sans tarder à Londres puis en Indonésie, à Bali et à Jakarta. Je projette de faire une escale en France. J'irai à Grasse visiter votre entreprise et régler moi-même, au mieux, nos intérêts respectifs. Je pense y être le 13 juillet.

— Vous séjournerez chez nous. J'y tiens.

— Oh, oui, Monsieur, ce sera bien chic de votre part.

— Soit. Mais je suis confus.

A vrai dire il était comblé. Quand il fit part de son changement d'itinéraire, le lendemain, à Herbert, celui-ci répliqua :

— Vous avez un emploi du temps très chargé. Sans doute pourriez-vous omettre ce crochet par la France et filer droit sur Java. L'affaire, somme toute, est banale et facile à traiter par Morgan, au mieux de vos avantages.

— Non j'ai décidé. Londres. Nice. Denpasar. Jakarta.

— Je vois que la beauté de Madame Castel de Castellane vous a conquis.

— Pour une fois vous manquez de perspicacité. Ce n'est pas la mère, mais le fils qui m'attire là-bas.

— Seigneur ! Là, Monsieur, vous m'étonnez.

— Je m'étonne moi-même, Herbert, mais vous considérez que j'ai bon goût puisque je partage, pour une fois, le vôtre !

L'attaché de direction eut du mal à garder son sérieux. Il ne comprenait plus son patron, à moins qu'il ne le comprit trop.

Les Castel de Castellane habitaient une « campagne » au dessus de la route Napoléon, dans la montagne. On y dominait toute la plaine et la baie jusqu'à Cannes. Au large, les îles de Lérins étaient amarrées comme de calmes navires.

— Demain soir, nous pourrons contempler d'ici les feux d'artifices sur la Croisette. Malgré la distance, c'est un spectacle féérique.

— Je serai heureux de passer en votre pays la fête nationale. Me prêterez-vous Gany pour visiter avec lui la région ?

— Nous sommes navrés de ne pouvoir le faire nous-mêmes. Je vous ai expliqué... Mais, si Gany veut bien...

— Ne vous excusez pas. Vous avez vos obligations. Je suis sûr que je ne m'ennuierai pas avec votre jeune fils.

Ils étaient descendu à Cannes, avaient flané à Vallauris, grimpé dans la région de Vence et de Saint-Paul, s'étaient égarés sur de petites routes qui faisaient, à l'industriel américain, l'effet de chemins de chèvres, ce qu'elles étaient peut-être à l'origine. Jove s'était davantage fié au chauffeur qu'au garçon qui avait d'autres centres d'intérêts que les paysages de Provence, si étonnants fussent-ils, mais il était plus sous le charme de Gany que sous celui des oliviers, des pinèdes et des cigales.

— C'est vrai que vous êtes l'homme le plus riche du monde ?

— On le dit. Je ne suis pas sûr que ce soit exact.

— Quelle chance. Vous avez tout ce que vous voulez.

— Ce n'est pas si simple. L'argent ne peut tout acheter. Il donne parfois des apparences. Pas toujours la réalité.

— Que voulez vous dire ?

— Tu es encore un peu jeune pour comprendre. Ainsi, parce que je suis riche, bien des femmes me tombent dans les bras. Mais je ne suis jamais sûr que ce soit pour moi même, par amour. Je te choque ?

Non. Je crois que je comprends. Moi, quand j'aimerai, je voudrais que ce soit pour de bon, pour toujours.

— Tous nous le désirons et pas seulement à ton âge. Mais le véritable amour fuit souvent devant nous. C'est comme un jeu. On court pour l'attraper, on s'en saisit, mais, aussitôt, le voilà qui glisse entre nos mains et s'enfuit à nouveau. On reste désemparé, parfois brisé, souvent très seul. Alors, il y a les affaires qui font diversion. C'est une étrange vie que la mienne et sans doute celle de bien des humains.

Puis, tout-à-trac, abrupement :

— Voudrais-tu venir chez moi, en Amérique, pour y continuer tes études ? Tu as besoin de perfectionner ton anglais, sais-tu ?

— Aller chez vous ?

— Oui, tu serais l'enfant de la maison, comme Hebby.

— Oh.

— Quoi, oh ? Tu hésites ?

— Votre proposition me prend de court. Je voudrais y réfléchir et en parler à mes parents.

— L'accord de tes parents est indispensable, mais toi, toi seul, qu'en penses-tu ?

— Vous seriez souvent là ?

— Pour toi, je ferais un effort.

Il réfléchit, silencieusement, tandis que l'auto virait, montait, descendait à travers les garrigues que Jove ne voyait plus.

— Oui, je crois que j'aimerais bien.

Jove se saisit des mains du garçon et, impulsivement, les porta à ses lèvres. Ce geste l'étonna. Il en était coutumier avec les femmes. Mais jamais, au grand jamais, avec un garçon et un garçon qui aurait pu être son fils. Gany en parut étonné et son hâle se colora. Mais il ne retira pas ses mains que son ami gardait entre les siennes.

— J'aimerais que tu sois mon fils.

Ce disant, Jove sentait bien qu'il trichait un peu et que ce n'était pas seulement le père qui s'exprimait. Gany, lui, était rempli de fierté qu'un tel héros eut pour lui tant d'affection et de tendresse. Il ne se l'était pas imaginé ainsi.

Le 15 juillet, Jupiter bâclait le rachat de l'entreprise de Grasse en accordant aux Castel de Castellane des conditions inespérées et un prix d'un tiers supérieur à celui qu'avaient évalué ses services. La veille, les parents de Gany avaient accepté que leur fils continuât ses études aux États-Unis, qu'il demeurât à Green-Hill et même qu'il accompagnât Jove à Bali. Ils n'avaient pu ou su ou voulu résister aux assauts conjugués de l'homme et de l'enfant. Peut-être aussi, inconsciemment, tenaient-ils à se mettre dans les bonnes grâces de celui dont dépendait leur sort matériel.

Ils étaient arrivés dans la petite île indonésienne vers les six heures du soir. A peine avaient-ils pu admirer le coucher de soleil sur la plage de Kuta, près de l'aéroport de Denpasar, que

la nuit tombait. Ils avaient aussitôt gagné la suite qui leur avait été réservée dans le meilleur hôtel de Sanur.

Ils avaient diné ensemble, servis par de silencieux garçons, pieds-nus, aux longs sarongs en batik bleus. Chacun avait rejoint sa chambre. Gany avait pris un bain et s'était couché, nu, dans le large lit moelleux. En raison de l'air conditionné, il s'était cependant recouvert d'un drap. Mais il n'avait pas sommeil. Le décalage horaire aidant, la journée avait été écourtée. Il avait acheté une poignée d'illustrés avant le départ. Assis sur son lit, il les feuilletait distraitement quand il entendit frapper doucement à la porte.

– Yves.

Jove entra, torse nu, en pantalon de pyjama de soie brune.

– Je n'arrive pas à dormir. Toi non plus, à ce que je vois.

– Moi non plus, alors je lis.

– Que lis-tu ?

– Les exploits de Superman.

Jove rit :

– Tu admires vraiment les grands hommes !

– C'est pourquoi je vous admire, vous.

Jove s'assit sur le lit près du garçon qui se poussa un peu.

– Et si je regardais avec toi cette bande dessinée. Tu lirais en français. Ça me ferait du bien, puis nous traduirions en anglais et ça te ferait du bien, à toi.

– Ce n'est pas une heure pour travailler, mais avec vous, ce sera amusant.

Jove devinait les formes du garçon sous le drap léger. Il fut profondément attiré par lui. Son pyjama le trahissait, mais Gany ne s'en rendait pas compte. Jove lui passa le bras droit autour du cou et, épaule contre épaule, leurs cheveux souvent se frôlant, il fit mine de s'intéresser aux exploits du héros. Insensiblement, il se mit à caresser le dos du garçon dont la voix se troublait. Puis il l'embrassa sur la joue, avec une grande douceur, puis sur le cou, l'épaule. Gany avait interrompu sa lecture. Il rejeta sa brochure et, se rejetant vers Jove, l'enserra de ses bras.

– Tu es merveilleux, je t'aime, répétait Jove.

– Je vous aime, moi aussi, répondait Gany.

Jove rejeta le drap, s'étendit près de l'adolescent. Ce fut tendre et passionné. C'était la première fois qu'il aimait un

garçon et cette fois le maître de l'univers avait trouvé son maître.

Jove et Héra offraient un cocktail aux nombreux invités à l'occasion de l'anniversaire de leur mariage. Trente ans déjà. Trente ans d'amour et de brouilles, d'infidélités répétées de Jove et de colères hystériques de Héra. Mais, depuis quelques mois, à vrai dire depuis son retour en compagnie de ce splendide garçon – qui pourrait faire un parti pour Hebby, qui sait ? – il sortait moins le soir. « Tu t'assagis » lui répétait sa femme. Assurément, il faisait chambre à part et souvent prétextait la fatigue de la journée pour ne pas honorer Héra de ses hommages. Mais, enfin, il était là.

Hebby servait les petits fours et les boissons.

– Voudrais-tu l'aider ? Elle ne s'en sortira pas seule, dit Jove. Remplis donc ton rôle d'enfant de la maison.

Gany prit le plateau de flûtes de champagne et le présenta aux invités conquis par son sourire éclatant.

– Qui est ce garçon merveilleux ? demanda la femme du Gouverneur.

– C'est un jeune français, un camarade d'Hebby, je crois, de famille pauvre et que Jove a ramené pour faire ses études aux États-Unis, dit Herbert, sans rougir le moins du monde. Il se nomme Ganyèmède.

BETELGEUSE.

Note. La mythologie gréco-latine raconte que Jupiter (Zeus), époux de l'acariâtre Junon (Héra) séduisit de nombreuses femmes et, sur le tard, découvrit le charme adolescent d'un prince troyen, le jeune Ganyèmède. Alors qu'il gardait les troupeaux de son père Tros (les princes pouvaient être bergers en ce temps là ! Jupiter se transforma en aigle et l'emporta, dans ses griffes, mais sans lui faire de mal, jusqu'à l'Olympe où il aida Hébé, fille de Jupiter et de Junon, à servir la divine ambrosie aux hôtes de ces lieux. Tros reçut, en échange, des mines d'or.

UN CHAT PARMIS LES LIVRES

FRÉDÉRIK ROLFE : UN MARTYR DE LA LITTÉRATURE

Curieux personnage, étrange martyr littéraire que Frédéric Rolfe dit aussi baron Carvo. Né à Londres dans une famille protestante, il se convertira au catholicisme et essaiera, en vain, de devenir prêtre. Toute son existence mouvementée sera marquée du regret du sacerdoce. Il mourra à Venise en 1913.

L'étrange roman de la vie de Frédéric Rolfe a quelque peu étouffé son œuvre. Le lecteur curieux pourra lire (avec quel plaisir !) l'ouvrage de A. J. A. Symons : « A la recherche du baron Carvo » (1). On doit d'ailleurs rendre grâce à Symons d'avoir redécouvert Rolfe et d'avoir permis de tirer un peu son œuvre de l'oubli. Rolfe fut à la fois un excentrique littéraire à la Léon Bloy, un poète, un historien, un romancier, un photographe génial (on peut voir deux de ses photographies sur la couverture intérieure de « The Venice Letters »), un peintre de talent, un pédéraste comblé par l'admiration des jeunes garçons vénitiens, un paranoïaque absolu, un homme en même temps misérable et prodigieux... La vie de Rolfe fut si passionnante que Miriam J. Benkovitz lui a consacré récemment une imposante et seconde biographie (2) à la lumière de tout ce qu'elle a pu apprendre de nouveau sur ce personnage hors série dont on connaît maintenant beaucoup mieux la vie que l'œuvre.

Je ne cacherai pas au lecteur que les livres de Frédéric Rolfe sont d'un abord assez difficile, mais récompensent peu à peu l'opiniâtreté du véritable amateur de littérature. Malheureusement, seuls quelques livres de Rolfe ont été traduits en français et l'on souhaite et espère que l'œuvre hardiment entreprise par l'admirable traducteur que fut Jules Castier sera poursuivie.

Le premier ouvrage notable de Rolfe fut « Stories Toto told

me », délicieux tableaux de la vie des jeunes paysans italiens, repris neuf fois en l'honneur des neuf chœurs des anges. Ces « Histoires que Toto m'a contées » (3) (dont quelques unes ont paru en 1952 dans la revue « La table ronde », Rolfe les rapportera de son premier séjour en Italie en 1887. On ne peut que regretter qu'elles n'aient pas été toutes traduites en français, car elles sont absolument charmantes, de même que leur narrateur, le délicieux Toto dont une photo, prise par Rolfe, a été publiée dans « Sexual Herotics » (4) (on pourra, à propos de ce dernier ouvrage, lire le compte-rendu que Marc Daniel en a fait dans le n° 208 d'« Arcadie »).

Frédéric Rolfe se consacra ensuite à de nombreux ouvrages d'histoire fabuleuse plutôt que romancée. « Hadrien VII » (5), considéré un peu injustement comme le chef-d'œuvre de Rolfe, sera publié en 1904. Il s'agit de l'étonnante aventure d'un homme de lettres obscur, George Arthur Rose, qu'une destinée exceptionnelle conduit à prendre place sur le trône de Saint-Pierre. Hadrien VII, grisé par sa grandeur pontificale, finira sous le couteau d'un assassin. A travers ce livre, Rolfe expose la vie du clergé italien en général, et romain en particulier, au moment du conclave de 1903. Il règle aussi ses comptes avec la hiérarchie catholique qui ne lui a pas permis d'accéder à la prêtrise.

« Don Tarquinio » (6), paru en 1905, est un curieux livre, parfois un peu lassant. Rolfe y montre sa prodigieuse connaissance de la Renaissance italienne et la vie qu'on menait à la cour du pape Alexandre VI Borgia. Il en profite pour dresser un somptueux tableau où évoluent de beaux jeunes gens prêts à tout.

En 1907, Rolfe partira pour Venise où il restera jusqu'à sa mort, le 26 octobre 1913. Ce que fut sa vie à Venise, nous le savons par « Le désir et la poursuite du tout » (7) (portant comme sous-titre « Le roman de la moderne Venise »), ouvrage largement autobiographique dont la version que nous possédons fut publiée après la mort de Rolfe par A. J. A. Symons qui a dû « apporter de sévères modifications à la présentation de l'un des personnages p. 13 », par crainte de procès en diffamation. Ce livre admirable, peut-être le plus beau de Rolfe, devenu le baron Corvo, se compose à la fois du récit des démêlés de l'écrivain atrabilaire avec les membres de la colonie anglaise de Venise et de l'amour qui s'épanouit peu à peu entre lui et son serviteur Zildo qui est en réalité une jeune fille nommée Zilda. En effet, Nicholas Crabbe, le héros du roman, assiste lors d'une croisière solitaire à un tremblement

de terre. Dans les ruines d'un village, il découvre une adolescente, Ermenegilda, dont la beauté ambiguë ravit sa féroce misogynie. Il la ramène à Venise, acceptant de la garder à son service, à condition qu'elle ne soit plus, aux yeux du monde et de lui-même, qu'un garçon qu'il nommera Zildo. Zildo l'aidera à entretenir et à conduire son pupparin, une embarcation légère et rapide.

A travers le roman, nous voyons peu à peu apparaître le visage pathétique de Rolfe qui se cabre devant toute tentative d'aide, qui voit partout des ennemis et qui ne veut rien devoir à personne, même s'il doit mourir abandonné de tous sur un bateau qui n'est même plus à lui. Heureusement, il sera sauvé par Zildo qui ira jusqu'à lui donner un peu de son sang pour lui insuffler la vie. Au travers de Zildo, nous voyons surgir le thème de l'androgynie cher à Platon, ainsi que celui développé dans le « Banquet » (1913) :

« Le Désir et la Poursuite du Tout s'appelle l'Amour » (p. 15),

c'est-à-dire la poursuite par chacun de sa moitié perdue. A la fin du roman, Zildo redevient Zilda :

« Les lèvres se joignirent aux lèvres, et les yeux se regardèrent dans les yeux longuement. Les moitiés qui s'étaient trouvées mutuellement, furent jointes et fondues l'une dans l'autre, pour ne plus faire qu'un » (p. 395).

Mais au-delà du roman, le lecteur découvrira l'une des plus admirables descriptions de la Venise des années 1900 qui n'a aucun rapport avec la Venise dépeinte par Thomas Mann. Car Rolfe nous décrit une Venise aussi vivante que celle de Casanova. Nous découvrons tour à tour les gondoliers, les hôteliers, les touristes, les résidents... Toute une époque revit sous la plume de Rolfe :

« La terrasse du Petit Jardin Royal était toute grouillante et bondée d'athlètes, se rassemblant par escouades. La jeunesse de Venise possède un physique au moins aussi superbe qu'on en peut trouver en tout autre lieu... Vous pouvez voir (sans les chercher) les yeux vifs, les cous pleins de noblesse et de fermeté, les épaules opulentes, les bras vigoureux, les poitrines absolument magnifiques, les corps agiles et musclés insérés entre les hanches bien compactes, d'où ils jaillissent, les longues jambes grêles, aux arrondis nerveux, les grands pieds agiles et sensibles, de cette jeunesse immortelle... » (p. 134-135).

Le livre abonde aussi en portraits, tous plus séduisants les uns que les autres, du jeune Zildo dont Rolfe a connu intimement quelques modèles :

« Ce visage grâce et persuasif... avait la perfection, la splendeur, la pureté et la sérénité d'une femme précieuse... Il n'y avait pas au monde un autre visage aussi totalement satisfaisant... » (p. 144).

Voici un autre portrait de Zildo dont le lecteur goûtera tout le sel :

« Comme il en sortait (d'une église), vers l'est, le soleil couchant lançait des rayons jaunes, de derrière lui, par-dessus le canal; Zildo, cheveux brillants, était là, debout dans la lumière, prêt, attendant, droit comme un cierge élané qui aurait pour couronne une flamme » (p. 159).

Notons enfin que Rolfe excelle dans la description des églises, des canaux, de la lagune, de tout ce qui fait la renommée universelle de Venise. On le voit au travers de ce lever de soleil sur Venise :

« Des étoiles ponctuèrent la noirceur des cieux. Au-dessus de la lointaine lagune, l'Ourse délaissa le Lido, et Orion le chasseur s'élança à travers le ciel, entre les îles de Burano et de Santeramo. Plus tard, la lune à son déclin commença à se lever... A cinq heures et demie, une bande orangée se déroula le long de la base de la muraille... et un soleil rose émergea curieusement de la mer, avec un certain air d'urgence » (p. 378).

Mais « Le désir et la poursuite du tout » n'est pas le seul livre que Rolfe a écrit sur Venise. Nous devons à l'éditeur anglais Cecil Woolf d'avoir publié les magnifiques « Lettres de Venise » (8) adressées par le baron Corvo à son ami Charles Masson Fox. Ces lettres que Symons avait renoncé à faire éditer, tout amateur de jeunes garçons pratiquant un peu l'anglais devrait les lire. Elles montrent de la manière la plus crue ce que « le désir et la poursuite du tout » laissait deviner. Nous y trouvons décrites en détail, dans une langue beaucoup plus simple que celle des autres ouvrages, les activités pédérastiques de Corvo à Venise. Ces « Lettres de Venise » montrent enfin que Corvo ne fut pas rejeté de tous, mais entouré de l'amour souvent désintéressé de nombreux jeunes Vénitiens. On y voit au plus près la médiocrité de la colonie anglaise déclinante de Venise dans les années 1909-1910 et la

manière bouleversante dont Corvo se débat contre le froid, la faim et la misère. Je m'en voudrais beaucoup de ne pas citer quelques lignes de ces « Lettres », afin d'en donner le ton. Dans la lettre datée du 28 novembre 1909, Corvo raconte à son ami Masson Fox qu'il a fait la connaissance d'un jeune docker de 16 ans et demi, nommé Amadeo. Ils vont tous les deux dans une taverne où Amadeo raconte à Corvo qu'il a eu ses premières expériences avec un cousin bien-aimé puis qu'il a travaillé dans une maison de passe vénitienne (qui se trouve malheureusement à Padoue maintenant). Pour appâter Corvo, il montre la marchandise :

« Il fit de sa veste un oreiller et le mit de mon côté de la table, ouvrit son pantalon, le fit tomber à ses pieds, et s'assit le cul nu de l'autre côté. Il fit passer sa chemise par-dessus sa tête, la tenant dans une main, et s'allongea sur la petite table avec les épaules sur l'oreiller... et sa gorge magnifique ainsi que son visage rose et riant se trouvaient rejetés en arrière pendant que ses bras grands ouverts étaient une invitation » (p. 31 Traduction de P. des Colombes).

Amadeo indiquera ensuite à Corvo toutes ses aptitudes au lit et je laisse à penser au lecteur que le jeune Amadeo est plein de ressources détaillées avec le plus grand soin et une totale absence de pudeur. On peut formuler le souhait que ces lettres fulgurantes et brûlantes soient un jour traduites en français, car elles feraient pâlir plus d'un auteur dit « érotique ».

A la fin de cette étude il faut redire que Corvo fut à la fois le martyr de ses propres folies et le martyr d'une vocation religieuse manquée. Mais pour notre égoïste plaisir, il devint un martyr de la littérature. Rolfe a passé sa vie à écrire à la fois des livres alimentaires et à la fois des livres qui lui tenaient à cœur, mais n'avaient qu'un succès d'estime. On peut penser avec émotion à sa fin à Venise, le 26 Octobre 1913, dans sa chambre du palais Macello d'où il était sur le point d'être expulsé. On peut aussi admirer « l'âme indomptable de Rolfe, son goût de la vie, son amour des mots et du savoir » (Symons in Introduction au « Désir et à la poursuite du tout ») et lui pardonner d'avoir été un homme plus orgueilleux, mais certainement plus digne que beaucoup d'autres hommes.

PADRAÏM DES COLOMBES.

(1) A. J. A. Symons : « A la recherche du baron Corvo » (Gallimard éditeur, 1962) — Livre encore disponible.

- (2) Hamish Hamilton éditeur, Londres — Livre encore disponible.
 (3) Ces six histoires ont été reprises et augmentées de vingt-six récits nouveaux, d'une veine plus ou moins analogue, en 1901, chez John Lane, sous le titre « In his own image ».
 (4) « Sexual heretics » (Routledge and Kegan Paul éditeurs, Londres, 1970). On pourra lire avec profit, chez le même éditeur et pour la même année : Timothy d'Arch Smith, « Love in earnest », que Marc Daniel dans son savant et savoureux compte-rendu paru dans le n° 209 d'« Arcadie » a nommé « Le jardin parfumé des amours garçonnières... » (Livres encore disponibles).
 (5) Frédéric Rolfe : « Hadrien VII » (La table ronde éditeur, Paris, 1962). — Livre encore disponible.
 (6) Frédéric Rolfe : « Don Tarquinio » Gallimard éditeur 1962 (livre encore disponible).
 (7) Frédéric Rolfe : « Le désir et la poursuite du tout » (Gallimard éditeurs, 1963). — Livre encore disponible.
 (8) Frédéric Rolfe — Baron Corvo : « The Venice letters » (Woolf éditeur, Londres, 1974). — Livre encore disponible.

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

35 F — Port compris

Préciser l'année désirée

J. Mc NEILL

L'ÉGLISE ET L'HOMOSEXUEL

*Un plaidoyer suivi d'un dossier critique
 préparé par M. Demaison et E. Fuchs.*

Ed. Labor et Fides. Genève.

— 98 F —

A paraître en avril 1982

L'AMOUR DU PROCHAIN

Pour avoir aimé ce visage d'ange,
Ce timbre doré, ces gestes si sûrs,
J'ai pu m'approcher de ce qui nous venge
Des sombres instants et des mots impurs.

Loin de cette voix et de ce visage
J'en conserve au cœur un tel souvenir
Qu'ils me sont plus chers qu'un tendre message,
Un portait que rien ne saurait ternir !

Quand le réconfort de notre pensée
Nous vient d'un courant profond et secret,
Quelle âme en serait surprise, offensée ?
À ces sentiments qui résisterait ?

Pour un doux regard qui nous illumine,
C'est un tel bonheur qui nous est donné !
Le plaisir de vivre avec nous chemine ;
L'amour du prochain n'est pas condamné.

Quand j'ai ressenti ce divin échange,
Entre nos deux mains ce don sans retour,
Pour avoir aimé ce visage d'ange
J'ai dit : ce sera, désormais, toujours !

MARC BERTHOMIEU.

« L'HOMOSEXUALITÉ ET LE POINT DE VUE SCIENTIFIQUE »

par PIERRE FONTANIÉ (1)

Les théories psychologiques

Les maîtres-mots de la psychiatrie et de la psychanalyse, en matière d'homosexualité, ou, plus exactement, d'une *certaine psychiatrie* et d'une *certaine psychanalyse*, sont ceux de *maladie mentale*, de *perversion*, de *déviatio*n, de *paranoïa*, de *névrose* ou d'*anomalie*.

Les thèmes les plus fréquents de la psychanalyse se groupent autour d'expressions telles que : *choix d'objet de type narcissique*, *régression*, *relation parentale perturbée*, *envie de pénis* pour la fille, *angoisse de castration* pour le garçon, comportement rappelant le sexe opposé, etc... etc... (Pour Bergler et Eidelberg, 1933, l'homosexualité constitue une des solutions anormales au conflit engendré par le sevrage).

Une critique du schéma analytique ou psychiatrique devrait d'abord *s'attacher à chacun de ces termes*, avant de *formuler des objections de caractère général*.

Les homosexuels sont-ils des MALADES MENTAUX ? comme le soutiennent quelques psychiatres attardés, habitués à considérer l'échantillon fourni par leur seule clientèle. Cette généralisation, il va de soi qu'ils se l'interdisent, dès lors qu'il s'agit d'hétérosexualité, à l'instar de la presse qui relie l'homosexualité à la délinquance et au crime, jamais au génie et au talent, *sauf lorsqu'il s'agit de jeter la suspicion sur le génie et le talent* (Yves Navarre et Jocelyne François reçoivent respectivement le prix Goncourt et le prix Fémina ? Les médias hurlent que « Sodome et Gomorrhe » jouissent des honneurs de la récompense, alors que ce sont, tout simplement, des citoyens de la République des Lettres qui se voient décerner le juste tribut qu'ils méritent).

(1) Voir Arcadie n° 338-339.

L'homosexualité s'accompagne, parfois, de troubles psychiatriques réels, dans le cas de ceux qui consultent ou s'astreignent à fréquenter un psychologue. On peut imaginer que ces troubles sont la conséquence des tensions et des conflits qui découlent de l'état homosexuel DANS UNE SOCIÉTÉ HÉTÉROSEXUELLE RÉPRESSIVE. L'étonnant, d'ailleurs, ce n'est pas qu'il y ait des homosexuels perturbés, mais que ceux-ci forment une petite minorité, compte tenu de l'ostracisme qui règne, des triple points de vue familial, religieux, professionnel. Tout dépend de la force de caractère et des soubassements psychologiques de l'individu homosexuel, qui ont, au moins, autant d'importance que l'instruction, les connaissances et l'indépendance financière pour la réussite dans la vie. S'il est FORT, il résistera. S'il est faible, très FAIBLE, il finira par s'effondrer ou végéter (car la société n'a pas prévu des structures de refuge pour les inadaptés, en dehors de la psychiatrie). La solution consiste, d'une part, à lui permettre d'assumer sa propre homosexualité et, d'autre part, à mener toute une pratique sociale, au niveau des institutions et des mentalités, visant à faire évoluer la société et à la guérir de son intolérance morbide. La vraie médecine s'occupe non seulement de la MALADIE, mais du MALADE, non seulement du patient, mais de la collectivité dans laquelle il vit, de même que le vrai croyant élargit son Évangile aux dimensions du monde et cesse de le tenir pour un recueil de préceptes figés.

Pour la plupart des homosexuels, l'homosexualité va de pair avec une excellente santé, sous tous les rapports.

L'étude d'Evelyn Hooker est exemplaire à ce sujet. Elle avait résolu de comparer 30 hommes homosexuels à 30 hommes hétérosexuels, d'âge et de quotient intellectuel correspondants. Naturellement, il n'était pas question de psychothérapie, pour ces homosexuels, relativement bien adaptés à la vie sociale. Elle soumit ses 60 sujets à différents tests d'exploration de la personnalité, sans oublier le test projectif d'Hermann Rorschach, qui se compose de dix planches représentant des taches d'encre symétriques. Puis elle confia les 60 dossiers à plusieurs collègues qui ne savaient pas du tout à qui ils appartenaient. *Il leur fut impossible de distinguer un groupe de l'autre, même une fois connue la composition des groupes* (Evelyn Hooker, psychologue de l'université de Los Angeles en Californie : « The Adjustment of the male overt homosexual », *Journal of Projective Techniques* XXI, 18, 1957 (21, pp. 18-31) et *Journal of Psychology*, 31 (1967) 18-30).

Une autre étude, plus récente fait également autorité, celle de Thomas R. Clark, docteur en Philosophie, Université de Windsor, Ontario et Hôpital Psychiatrique de la région de Wayne Detroit : « Homosexualité et Psychopathologie chez les hommes ne suivant aucun traitement » (*The American Journal of Psychoanalysis*, 35, 163-168, année 1975) (Arcadie 291, mars 1978, p. 166-175). Le but de l'étude de Thomas R. Clark était de faire des recherches expérimentales plus approfondies sur le rapport présumé entre l'homosexualité et la psychopathologie. *Tous les tests ont montré que des groupes de sujets* (6 groupes de 20 individus, venant des U.S.A. et du Canada, de 20 à 39 ans, de professions variées) *ne suivant pas de traitement et qui présentent divers degrés de préférence homosexuelle* (groupes 1 à 6 de l'échelle de Kinsey) *NE DIFFÉRENT PAS de façon significative d'un groupe ne réunissant que des hétérosexuels* (le groupe O comprenait lui aussi 20 individus)...

Et cela a été prouvé de façon rigoureusement scientifique en analysant les performances moyennes des 7 groupes (6 groupes de sujets homosexuels + 1 groupe de sujets hétérosexuels) sur les 8 échelles du Tennessee Self-Concept Scale (TSCS), les 8 mesures étant :

l'autocritique	1
la défense	2
la pensée conceptuelle	3
un défaut général d'adaptation émotionnelle	4
névrose	5
psychose	6
trouble de la personnalité	7
intégration de la personnalité	8

Aussi l'American Psychiatric Association (1 700 18 th Street, N. W. Washington, D. C. 20009) était en droit d'annoncer, comme elle l'a fait, le 15 décembre 1973, à 12 h 30, après avoir tenu le 9 mai 1973 un symposium sur cette question, sa décision de ne plus faire figurer l'homosexualité dans la liste des troubles mentaux. Les raisons avancées étaient les suivantes :

« Pour qu'un état mental soit considéré comme un trouble psychiatrique il doit causer régulièrement une détresse affective, soit être associé régulièrement à une atteinte généralisée du fonctionnement social. L'HOMOSEXUALITÉ NE SATISFAIT PAS A CES CRITÈRES. Un nombre important d'homosexuels sont clairement satisfaits de leur orientation

sexuelle. L'homosexualité, en elle-même et par elle-même, n'implique aucune altération dans le jugement, la stabilité, l'honnêteté ou la capacité professionnelle ».

Thomas Szasz juge, avec beaucoup de bon sens, que le procédé même utilisé par l'American Psychiatric Association (la décision a été acquise par un VOTE) démontre amplement qu'il ne s'agit pas d'une maladie : les médecins ne votent pas pour décider, si telle ou telle affection existe ou non : la tuberculose, le cancer et la syphilis sont des maladies et il n'est pas nécessaire de voter pour le savoir. Le vote est un processus POLITIQUE, pas un processus SCIENTIFIQUE (Thomas Szasz, cité par la LETTRE PERSONNELLE accompagnant Arcadie 310 d'octobre 1979).

En 1975, l'American Psychological Association a suivi le chemin tracé par l'American Psychiatric Association, en adoptant le même principe (Alain Bouchard : « Nouvelle approche de l'homosexualité, style de vie », Éditions Homeureux, 1977, p. 21).

Il est vrai que le mouvement initial avait été imprimé le 13 octobre 1973 par le collègue des Psychiatres Australiens et Néozélandais dans le memorandum duquel on pouvait lire : « Beaucoup de psychiatres considèrent que le comportement et les sentiments homosexuels ne sont nécessairement ni régulièrement associés à des symptômes névrotiques et sont compatibles avec une bonne adaptation et une utile et créative contribution de l'individu à la société ».

Par la suite, le Dr Robert L. Spitzer, de New York, a réussi à faire modifier la classification internationale des Maladies (où l'homosexualité figure depuis 1965) en faisant ajouter la phrase suivante à la définition de l'homosexualité : Code homosexuality here whether or not it is considered as a mental disorder.

Ainsi, on peut lire, dans le « Glossaire et Guide de classification des troubles mentaux », édité en 1976 par l'O.M.S. :

302 Déviation

302 0 Homosexualité : Désigne une attirance exclusive ou prédominante pour les personnes du même sexe avec ou sans rapports physiques.

Les avis sont partagés sur la question de savoir si l'homosexualité est ou non un trouble mental.

Le 5 janvier 1981, le ministre de la santé danois a donné des instructions pour que le diagnostic de l'homosexualité soit

supprimé de la liste des maladies mentales (Le Gai Pied, mars 1981, p. 7).

Les homosexuels ne sont donc ni des malades mentaux ni des névrosés. En réalité, la majorité des homophiles ne présente pas le moindre trouble. Les troubles psychiques ou sexuels que certains prêtent, gratuitement et à tort, aux homosexuels s'observent tout aussi bien chez les hétérosexuels et ils n'ont rien de commun avec la tendance sexuelle, mais avec le fait d'être devenu patient.

Les homosexuels sont-ils des PERVERS ? Quels sont les critères de la perversion ? En les énumérant, nous pourrions en juger. Dans le cas du pervers, il y a fixation dans les zones de la sexualité infantile et augmentation du sadisme par régression de la libido aux stades pré-génitaux. De plus, l'objet de la sexualité perverse est un objet partiel. Bien au contraire, *l'homosexualité de l'homme ou de la femme est l'aboutissement d'un processus de maturation spécifique* qui ne saurait être assimilé à un stade de la sexualité de l'enfant. Au moment de l'adolescence, les futurs homosexuels et les futurs hétérosexuels traversent une période ambiguë et transitoire dont les contours ne dessinent pas ceux de la sexualité adulte. Cela est si vrai que des garçons de 15 à 18 ans s'amuse entre eux, avant de se marier et, pour certains, avant de dénigrer, en toute bonne conscience, les « amitiés particulières ». Plus tard, il arrivera que d'autres délaisseront leurs femmes pour pratiquer une VÉRITABLE HOMOSEXUALITÉ. *L'objet du choix homosexuel est un objet total : LA PERSONNE DU MÊME SEXE.* Les homosexuels ou les hétérosexuels qui choisissent un objet partiel, comme détaché de la personne, sont des « pervers » (l'homosexuel masculin amateur de gros pénis, l'hétérosexuel fétichiste de la chaussure, par exemple un Hélogabale et un Restif de la Bretonne). Enfin, *il n'y a pas plus de sadiques chez les homosexuels qu'il n'y en a chez les hétérosexuels*, alors qu'ils abondent chez les REFOULÉS et les FANATIQUES, victimes et bourreaux de l'idéologie religieuse ou politique.

L'homosexualité est-elle une DÉVIATION ?

Cette notion de déviation sexuelle peut être définie de deux manières :

1° on suppose qu'il existe un instinct hétérosexuel qui précipite l'homme dans les bras de la femme et la femelle dans les bras du mâle.

2° on imagine une évolution sexuelle que l'on se plaît à qualifier de « normale » en distinguant un certain nombre de phases qui pourraient être les suivantes : phase d'asexualité

fonctionnelle; phase de sexualisation progressive, essentiellement polymorphe; phase auto-érotique; phase homosexuelle; phase homo-hétérosexuelle; phase purement hétérosexuelle.

Encore faut-il vérifier ces définitions !

Le soi-disant instinct hétérosexuel est dépourvu d'existence effective. Les expériences tentées sur des primates établissent formellement que, dans ce domaine, *tout est apprentissage*. Le milieu commande la nature de cet apprentissage, comme pour la marche et la parole, chez l'être humain. Homosexualité et hétérosexualité sont, bel et bien, une acquisition. Puisqu'il n'y a pas d'élection innée du choix d'objet, le concept de déviation ne mérite pas d'être retenu.

La succession des stades confond une progression de fait dans la majorité des individus avec une progression de valeur que les moralistes tentent d'imposer à TOUS les individus. « Il n'existe pas de critères objectifs de normalité. Même les définitions les plus objectives font appel à la subjectivité du juge dans le choix d'un critère opérationnel » (docteur Mialet-Le Monde du 23 octobre 1979). La norme naturelle n'existe ni chez les animaux, ni chez les sauvages, ni dans les chiffres. Ce n'est pas parce qu'une civilisation succède à une autre qu'elle est marquée du sceau de la supériorité. Les droits de la majorité doivent-ils léser ceux de la minorité ? Où est la régression quand de nombreux homosexuels offrent une personnalité adulte, mûre et épanouie ?

L'homosexualité est-elle une PARANOÏA ? La *paranoïa* peut être assimilée à des « troubles caractériels (orgueil démesuré, méfiance, susceptibilité excessive, fausseté du jugement avec tendance aux interprétations) engendrant un délire et des réactions d'agressivité » (Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française par Paul Robert, 2^e trimestre 1967). L'analyse par Freud du président Schreber (Daniel-Paul Schreber, 1842-1911, ancien président de la cour d'appel de Dresde, avait publié, en 1903, ses « Mémoires d'un névropathe ») est un classique du genre (Le Président Schreber : une paranoïa, 1911, in « Cinq psychanalyses », traduction de M. Bonaparte et R. Loewenstein, Paris, P.U.F., 1954). Évidemment, il y a des tendances paranoïaques chez quelques homosexuels, mais ce n'est pas une généralité. Guy Hocquenghem remarque finement que « le discours de la société sur l'homosexualité... est le fruit de la paranoïa par laquelle un mode dominant de sexualité, l'hétérosexualité familiale reproductrice, exprime son angoisse devant les formes toujours

renaissantes des modes sexuels éliminés » (« le désir homosexuel », éditions universitaires, 1972, p. 18).

L'homosexualité est-elle un CHOIX D'OBJET DE TYPE NARCISSIQUE ? Selon Freud, le fondateur de la Psychanalyse, on aime suivant deux types :

le *type narcissique* qui consiste à aimer ce que l'on est soi-même, ce que l'on a été dans le passé, ce que l'on ambitionne d'être.

Le *type par étayage* qui s'appuie sur les grandes fonctions vitales.

La femme qui nourrit, l'homme qui protège aiment par étayage. Quant à l'homosexuel, il n'aime que le reflet de sa propre image dans le présent, dans le passé ou dans l'avenir idéalisé. Les déclarations concordent à ce sujet :

« le malheureux qui aime sa propre image : c'est l'homosexuel; un amour resté au niveau infantile » (le professeur Romero, de Turin, en 1971, cité par Dominique Fernandez dans « l'Étoile rose », Grasset, 1978, p. 412), l'homosexualité est dans « l'origine obscure de son jaillissement une véritable exacerbation d'un douloureux narcissisme » (in Agence Tasse n° 15-16, décembre 1976, qui reprend une phrase de l'abbé Oraison, 1914-1979, dans « le Provençal).

« Je ne crois pas que ce soit seulement à l'adolescence que l'homosexualité ait une tendance narcissique ». « Je crains qu'une des composantes de toute homosexualité soit la recherche du double plutôt que de l'autre avec toute sa richesse » (encore l'abbé Marc Oraison : Arcadie 295-296, p. 403 se réfère à la revue « Parents » n° 108 de février 1978).

Jean Delay n'expliquait-il pas l'homosexualité de Gide (1869-1951) par un « narcissisme anormalement prolongé qui l'empêche de devenir adulte sur le plan sexuel » ?

A l'appui de ces assertions, les adversaires de l'homophilie ironisent sur la prétendue instabilité du couple homophile. Cependant celle-ci reste à prouver puisqu'il n'y a pas les conditions objectives qui renforcent la cohésion du couple hétérosexuel. Cela n'empêche pas les DIVORCES chez les couples hétérosexuels qui tendent à augmenter (12 % en 1975; 15 % en 1977; 20 % en 1978 le nombre des divorces directs et des séparations de corps converties en divorces à plus que doublé en 8 ans : le Monde du 25 novembre 1980). La fidélité remarquable de certains couples homosexuels ne semble que plus exemplaire, par contraste.

De plus, dans l'hétérosexualité, comme dans l'homosexualité, on aime par un mélange des deux choix : le choix par étayage et le choix de type narcissique. L'hétérosexualité n'est pas forcément l'accès à une situation satisfaisante dans la différence : « Combien de relations hétérosexuelles consistent... à tirer son coup en se servant de l'autre au lieu de faire l'amour » (abbé Marc Oraison). Georg Groddeck (1866-1934) va même beaucoup plus loin en écrivant dans « le livre du ça », page 61, que « l'acte sexuel normal est *très souvent* une simple autosatisfaction consciente au cours de laquelle vagin et membre ne sont que des instruments de frottement comme la main et le doigt » (Alter Ego n° 4/5, p. 44). Quoi qu'il en soit, à côté des homosexuels narcissistes, il en existe d'autres qui savent découvrir l'ALTERITE chez la personne du même sexe. L'autre est toujours AUTRE, indépendamment de son sexe...

(à suivre)

PIERRE FONTANIÉ.

CHRISTIAN GURY

AVOCAT

L'HOMOSEXUEL ET LA LOI

QUESTIONS DE DROIT CIVIL
QUESTIONS DE DROIT PÉNAL

ÉDITIONS DE L'AIRE

— en vente à ARCADIE —

100 F

avec frais de port : 115 F

UN GARÇON PRÈS DE LA RIVIÈRE

de GORE VIDAL (1).

Lorsque ce livre parut aux États-Unis, il y a un tiers de siècle, il fut, dit-on, un objet de scandale : l'éditeur avait longuement hésité à le publier, le *New York Times* en refusa la publicité. Mais le livre eut du succès. En 1965, une édition révisée (2) fut lancée par la même maison, avec une post-face de l'auteur. C'est ce texte qui nous est proposé aujourd'hui (3) par les éditions Persona (4).

Il n'est pas sans intérêt de lire un texte déjà ancien (la première version fut composée dès 1946). Non seulement on mesure ce qu'une telle période a pu voir comme bouleversements ou évolutions en ce qui nous concerne (et certains geignards actuels feraient bien de s'instruire, puis de comparer), mais aussi on estime ce qu'un tel texte peut avoir gardé — ou perdu — durant ce temps. La pudeur, l'allusion régnaient au point de devoir laisser le lecteur deviner — plus qu'imaginer — ce qui se passe. Était-ce mieux que certaines crudités contemporaines ? Tranchera qui voudra.

Le récit se laisse lire, agréablement, mais le parti-pris du héros : rester en deçà de ce qui lui arrive, ne pas y engager de sentiments — par respect pour un souvenir ébloui et une attente quasi messianique (qui sera décevante, bien sûr) —, ce parti-pris peut sembler artificiel ou fade... Voilà pourtant ce qui surpuit naguère (5). On peut encore y prendre quelque plaisir.

PIERRE NOUVEAU.

(1) Titre original : *the City and the Pillar* — © 1948 : Dutton and Co — 1948 : les Deux Rives — traduction : J. Martineau — 1965 : édition révisée : Dutton and Co.

(2) Par exemple le dernier chapitre est profondément modifié.

(3) Traduit de l'américain par Philippe Mikriammos — édition révisée 1981 — Éditions Persona — 8°.

(4) Courageux éditeur, qui nous a récemment (re)donné *le Livre blanc* de Cocteau — déjà publié en « Erotika Biblion » (n° 5) par Bernard Laville en 1970), ou permis de découvrir *les Hommes au Triangle rose* (voir Arcadie n° 335), ou *Bent* — (idem).

(5) 1. Pour les plus récents écrits de Gore Vidal, voir *Arcadie* n° 156 (décembre 1966) pour *Julien*, n° 162 (juin 1967) pour *la Mauvaise Pente*, n° 205 (janvier 1971) pour *Myra Breckinridge*. 2. Ce serait aussi une occasion de relire l'excellente étude de Georges-Michel Sarotte : *Comme un Frère, comme un Amant* (Flammarion — américain ; voir *Arcadie* n° 273 (septembre 1976)).

JOSÉE DITE NANCY SUIVI DE LA MER INTÉRIEURE (*)

par BÉATRIX BECK.

Après « devancer la nuit » où l'on pouvait suivre un tumultueux dialogue entre une femme pleine d'ardeur et un esthète suicidaire, Béatrix Beck nous propose cette fois un volumineux ouvrage « Josée dite Nancy suivi de la mer intérieure » comprenant deux textes fort différents : un roman puis un journal intime.

* *

« Josée dite Nancy » est un roman qui raconte les péripéties d'une jeune femme, Josée, peu encline à respecter les règles de conduite traditionnellement admises et pratiquées dans notre société.

Pour notre malin plaisir, cette jeune femme se confie à sa voisine de palier une romancière — prénommée Bathilde Demeuse — laquelle n'hésite pas, bien entendu, à s'interroger puis à demander des compléments d'information au sujet des polissonneries tous azimuts dont témoigne Josée.

Mais on serait en deçà de la vérité si l'on réduisait le roman de Béatrix Beck à un simple récit d'aventures qui donnent envie d'éclater de rire une page sur deux.

Car « Josée dite Nancy » reste surtout, malgré l'apparence rendue par une lecture assez facile, un texte écrit.

On ne brave pas en effet les convenances avec un tel bonheur sans ce mélange détonant de métier et de talent dont l'écriture de Béatrix Beck porte la trace.

* *

« La mer intérieure » est un journal intime où Béatrix Beck nous fait part de ses rêves.

La lecture de ce texte donne l'impression qu'après chacun de ses rêves (allant de 1947 à 1980), la romancière s'est attachée à se

(*) Aux éditions Grasset.

rappeler tel quel — autrement dit sans reconstitution romanesque — le cheminement de son inconscient.

La plupart du temps cependant elle nous propose une interprétation personnelle (et très attachante) de ce cheminement.

Les lecteurs assidus de la romancière y trouveront la version onirique des thèmes qu'ils ont rencontrés dans ses précédents romans : la référence douloureuse à la religion catholique (1), le thème de l'enfance (2), la référence à une féminité désaliénée (3).

Les nouveaux lecteurs de Béatrix Beck y découvriront les préoccupations d'une femme révélées par vingt années de ses rêves, après avoir découvert l'essentiel quelques feuilles auparavant, dans Josée dite Nancy, à savoir « son » écriture.

MIGUEL JIMENEZ.

VITA SEXUALIS

de MORI OGAÏ.

On a peine à croire, de nos jours, que le livre de Mori Ogai (1862-1922) *Vita sexualis* ou l'apprentissage amoureux du professeur Kanai Shizuka ait pu être interdit de publication un mois après sa parution intervenue en 1909. Et pourtant ce livre pudique où tout ce qui est écrit l'est avec une extrême retenue, causa un tollé général au Japon.

Pourtant Mori Ogai occupait dans l'intelligentsia de son pays une place prépondérante, reconnue par tous. Né en 1862, six ans avant la proclamation du Meiji — ouverture du Japon vers l'Occident — il fit de brillantes études de médecine à Tokyo avant d'être envoyé en Europe parfaire ses connaissances. Dès son retour au Japon, tenté par l'écriture, il va se trouver confronté à la vague de « sincérité dans l'œuvre d'art » qui, à la suite de l'essai de Tsubouchi Shōyō (Shōtetsu Shingui : « la quintessence du roman ») prônant la vie intérieure comme origine du comportement humain face à une psychologie du comportement, puis la connaissance vers 1900 des œuvres de naturalistes comme Zola et Maupassant, vont faire souffler sur les lettres japonaises un vent de panique mais aussi de renouveau.

(1) « Léon Morin, Prêtre » ou « Des accommodements avec le Ciel » aux éditions Gallimard.

(2) « Contes à l'enfant né coiffé » aux éditions Gallimard ou « La décharge » aux éditions du Sagittaire.

(3) « Noli » aux éditions du Sagittaire ou « Devancer la nuit » aux éditions Grasset.

Se connaître soi-même ou du moins une partie de son complexe organisme... C'est un peu la démarche du professeur de philosophie Kanai Shizuka (le héros du récit) qui veut écrire un roman ou quelque chose sur l'histoire de sa vie sexuelle qui puisse, une fois le récit achevé, servir de base de réflexion pour l'éducation sexuelle de son fils aîné.

L'apprentissage amoureux du philosophe Kanai Shizuka se compose d'une suite de chapitres d'inégale longueur s'échelonnant à partir de sa sixième année jusqu'à sa vingt-et-unième année. L'éveil de la sexualité jusqu'à la naissance du désir sexuel sont entrevus d'une façon brève presque inaperçue. Nous sommes tentés d'écrire par petites touches. Par exemple, c'est à l'âge de six ans qu'une veuve lui montre un livre d'estampes érotiques; à dix ans qu'il fait l'expérience d'une tentative de voyeurisme décevante; à treize ans, au collège, qu'il cache un poignard dans son kimono afin de se défendre contre les propositions homosexuelles de certains de ses camarades; enfin, jeune adolescent dans les quartiers réservés de la capitale où il côtoie par deux fois des filles faciles sans consommer l'acte. Ce livre ne dévoile rien d'autre que ce qui a été, sans complaisance ni amertume. Pas de passion, non plus. On n'assiste ni à la naissance d'un amour, ni à sa fin. On sait seulement, l'ouvrage presque achevé, que Monsieur Kanai s'est marié une première fois, que son épouse est morte et qu'il s'est remarié. Tout cela tient en quelques lignes.

Mais à travers l'apprentissage amoureux du professeur Kanai Shizuka, l'auteur s'est attaché à condamner certaines pratiques courantes de son pays comme les arrangements matrimoniaux soigneusement préparés par des entremetteuses mais aussi à déclarer à travers l'un des personnages du récit que l'homme idéal du point de vue charnel est l'ouvrier. On comprend mieux pourquoi ce livre fut rapidement soustrait de la vente publique. Comme toutes les œuvres capitales de la pensée humaine, celle de Ogai allait à l'encontre du conformisme de la société japonaise d'alors. Il me semble intéressant de saluer dans les pages d'ARCADIE la sortie d'un ouvrage majeur de la littérature japonaise, dont à part l'œuvre de Mishima nous savons en fait assez peu de choses. Que ce livre ne traite que très partiellement d'homosexualité est certain. Mais il revêt assez d'importance pour que le lecteur puisse imaginer ce qu'était la vie sexuelle d'un jeune homme dans le Japon du début du siècle. Enfin, il convient de souligner la témérité de Mori Ogai de publier un ouvrage traitant d'un sujet aussi répréhensif dans une société quasi féodale.

DANIEL GRIMAUD.

Vita sexualis de Mori Ogai, Gallimard 1981, Collection UNESCO, Connaissance de l'Orient.

LES PLAISIRS INTERDITS

poèmes de Luis CERNUDA (1).

Parler de poésie est une chose difficile d'autant plus lorsque celle-ci se veut surréaliste. Bien que Luis Cernuda ne participe à aucun de ces mouvements qui ont marqué la littérature dite contemporaine, son œuvre est empreinte de symboles et de métaphores tout à fait particuliers. La France connaît peu Cernuda. Il semblerait que Lorca ait bénéficié d'une audience bien plus large. Si j'évoque ici le grand écrivain c'est parce qu'il existe plus d'une analogie entre les deux hommes. D'abord par la nationalité (espagnole), ensuite par le fait qu'ils soient tous deux homophiles et que leurs œuvres se réfèrent aux amours masculines.

Cernuda réussit quant à lui à fuir le franquisme. Il séjourne en France puis au Mexique où il achève son œuvre poétique (*La Réalité et le Désir*). Aujourd'hui, dix-huit ans après sa mort, la jeune et courageuse maison d'édition Fata Morgana se propose de nous faire découvrir ce court recueil de poèmes jusqu'à présent inédit en France. « Les Plaisirs Interdits » sont un véritable hymne à la gloire des amours homophiles mais l'originalité de l'œuvre demeure sans aucun doute dans l'intensité de l'écriture, autant que dans une démarche quasi-mythologique (*Le Paradis perdu*). D'autre part il convient de souligner combien la souffrance de l'être qui aime (en occurrence l'auteur) se substitue à la violence. Car si les amours revêtent un caractère charnel évident, Cernuda n'écarte pas pour autant les sentiments. Il les pousse même à l'extrême. Les images amoureuses se succèdent les unes aux autres, défilant au rythme des eaux d'un fleuve tantôt serein, tantôt impétueux. D'autre part, comme souvent dans la littérature espagnole, les thèmes du sang et de la mort reviennent sans cesse donnant ainsi une dimension encore plus tragique à l'ensemble des textes. Ces « plaisirs interdits » révèlent toutes les hésitations, les contradictions et le pessimisme du poète. N'y a-t-il donc pas tout cela au fond de chacun de nous? C'est sans aucun doute pour cela que nous retrouvons un peu de nous même à travers toutes ces images (d'un visionnaire hors du commun, convenons-en). De plus et pour ne rien gâcher, il se dégage de ces vers un érotisme d'une sensualité hors du commun.

Il faut noter l'excellente traduction de Jacques Ancet (lui-même auteur d'une biographie sur Luis Cernuda parue chez Seghers)

(1) Luis Cernuda, *Les plaisirs interdits*, éditions Fata Morgana.

ainsi que la présentation bilingue de ce recueil, fait important et indispensable pour la poésie. L'ouvrage s'ouvre sur un frontispice du dessinateur Luis Caballero (2) tout à fait dans le ton du livre.

FLOREAL DURAN.

(2) Au moment où j'écris cet article, j'apprends la parution d'un recueil de poèmes de Conrad Detrez, illustré par Luis Caballero, aux éditions Persona. Il en sera fait état dans un prochain numéro d'Arcadie.

LILIANE PHILIPPE

MICHEL PRSKAWIEC

Meubles

Fabrication - Restauration - Réparations

29, rue de Reuilly
75012 PARIS

Tél. 372.36.27
Métro Reuilly Diderot

ANTIQUITÉ — BROCANTE

ROBERT LAFON

5, rue de Senlis — 75017 Paris

Tél. : 764-10-06

*Achète meubles, bibelots, argenterie,
tableaux, bronzes, vases, pâte de verre, etc.*

A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS

Téléphone : 700-54-53

Métro Bastille ou Ledru-Rollin

*

Retenir sa table

*

CLAUDE VOUS PROPOSE...

de 12 à 22 heures tous les jours,
sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades et de fondues
servies avec gentillesse,
dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

MENU DU SOIR 30 F — et à la carte

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

*

**

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE
VOUS SERA RÉSERVÉ

VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 * NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 * NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

- 262 -

AU BON PORC SPÉCIALITÉ DE FOIE GRAS D'OIE

Frais, entier — Toute l'année

Au détail, le kilo : 400 F

Tarif au 1-9-1981

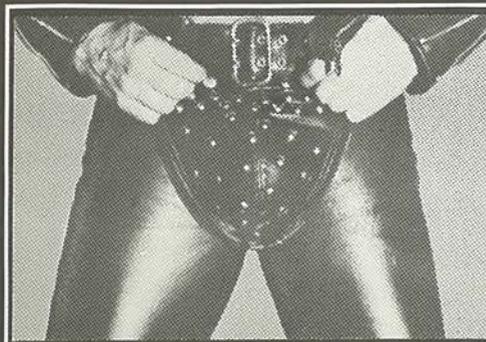
Tarif d'expédition de terrines sur demande

Choucroute paysanne — Saumon fumé Norvégien

50-52, rue du Faubourg-Saint-Denis - 75010 PARIS

Tél. : 770-06-86

LA VRAIE CHARCUTERIE A L'ANCIENNE
QUI VOUS RECEVRA AVEC SYMPATHIE



Le Spécialiste du Style Western Américain

LEATHER SHOP
"Boy's Cuir"

INTERNACIONAL LEACHER CLOTHING

BLOUSONS ET JEANS EN CUIR "PERFECTO"
CEINTURONS ET CASQUETTES STYLE HARLEY
ET TOUS GADGETS AMERICAINS EN CUIR

32, Rue Mazagran
13001 MARSEILLE - FRANCE

CATALOGUES ET TARIFS : joindre 20F pour frais d'expédition
écrire à : Boy's Cuir - Boite Postale 33 13005 MARSEILLE

André BAUDRY

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS

Après trente années, ce livre serait-il l'HISTOIRE D'ARCADIE, maintes fois demandée ?

Mais il ne peut être que le fruit de méditations poursuivies durant cette longue période, le résultat de milliers de confidences reçues.

Combien d'Arcadiens et d'Arcadiennes se reconnaîtront au fil de ces réflexions et de ces récits : leurs vies, celles d'hier, celles de maintenant.

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS, le titre a été proposé par l'Éditeur, il a été retenu.

LES CHAPITRES DE L'OUVRAGE

LA FAMILLE — L'ÉCOLE —
VIE SENTIMENTALE — VIE SEXUELLE —
L'HOMOPHILE MARIÉ
LE PÉDOPHILE
LA VIE PROFESSIONNELLE
LA RELIGION
LES POUVOIRS PUBLICS
LA CONDITION DES HOMOSEXUELS
LA CONDITION HUMAINE

ÉDITION PRIVAT

Le volume : 50,00 F

*En vente dans toutes les librairies
et à ARCADIE*